

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE  EN LANGUE FRANÇAISE*Unicum suum Non praevalent*LXVIII^e année, numéro 42 (3.502)

Cité du Vatican

jeudi 19 octobre 2017

Visite du Pape à la FAO pour la journée mondiale de l'alimentation

Guerres et changements climatiques sont à l'origine de la faim

«Les guerres et les changements climatiques déterminent la faim, évitons donc de la présenter comme une maladie incurable». C'est ce qu'a souligné le Pape en inaugurant, dans la matinée du lundi 16 octobre, au siège de la FAO à Rome, la journée mondiale de l'alimentation. «A quoi sert-il de dénoncer, a dit François, que des millions de personnes sont victimes de la faim et de la malnutrition à cause des conflits si l'on ne s'emploie pas efficacement pour la paix et le désarmement?». Quant aux changements climatiques, a-t-il ajouté, «nous en voyons tous les jours les conséquences. Un effort est nécessaire pour un consensus concret et effectif si l'on veut éviter des effets plus tragiques, qui continueront à peser sur les personnes les plus pauvres et sans défense».

PAGES 6 ET 7



Appel à l'audience générale

Paix pour la Somalie

«Je désire exprimer ma douleur pour le massacre qui a eu lieu il y a quelques jours à Mogadiscio, en Somalie, – a dit le Pape à l'issue de l'audience générale du 18 octobre – qui a provoqué plus de trois cents morts, dont plusieurs enfants. Cet acte terroriste mérite la plus ferme condamnation, également parce qu'il s'acharne sur une population déjà très éprouvée. Je prie pour les morts et pour les blessés, pour leurs familles et pour tout le peuple de la Somalie. J'implore la conversion des violents et j'encourage ceux qui, avec d'immenses difficultés, travaillent pour la paix dans cette terre martyrisée». Auparavant, poursuivant le cycle de catéchèses consacré à l'espérance chrétienne, le Pape avait proposé aux fidèles une réflexion sur la réalité de la mort.

PAGE 2



Un synode pour l'Amazonie

«J'ai décidé de convoquer une assemblée spéciale du synode des évêques pour la région pan-amazonienne, qui aura lieu à Rome au mois d'octobre 2019». L'objectif de cette convocation, ajoute le Pape, «est d'identifier de nouvelles voies pour l'évangélisation de cette portion du Peuple de Dieu, en particulier des autochtones, souvent oubliés et sans la perspective d'un avenir serein, notamment à cause de la crise de la forêt amazonienne, poumon d'une importance capitale pour notre planète».

PAGE 3

Canonisations à Saint-Pierre

Avec l'habit de l'amour

«Nous avons besoin de nous revêtir chaque jour de son amour, de renouveler chaque jour le choix de Dieu. Les saints canonisés aujourd'hui, les nombreux martyrs, surtout, indiquent cette voie». C'est ce qu'a dit le Pape en commentant la parabole qui compare le Royaume de Dieu à une fête de noces, au cours de la Messe de canonisation de 35 nouveaux saints le dimanche 15 octobre.

PAGE 3



DANS CE NUMÉRO

Page 4: Audience à l'Académie pontificale pour la vie. De nouvelles responsabilités, par Ferdinando Cancelli. Page 5: Vingt-cinquième anniversaire du Catéchisme de l'Eglise catholique. Page 7: Congrès sur la formation organisé par la Congrégation pour le clergé. Pages 10 à 12: Centenaire de la Congrégation pour les Eglises orientales et de l'institut pontifical oriental: message du Pape; Messe à Sainte-Marie-Majeure; entretien avec le cardinal Sandri. Page 13: Messes à Sainte-Marthe. Promulgation de décrets. Page 14: Signature du traité d'interdiction des armes nucléaires. Page 15: Informations. Page 16: Message vidéo aux Brésiliens pour le jubilé de Notre-Dame Aparecida. Programme du voyage au Myanmar et au Bangladesh.

Terre Sainte

Huit siècles de présence franciscaine

Le Pape François a envoyé une lettre au custode de Terre Sainte, le père Francesco Patton, dans laquelle il rappelle la mission des franciscains, et rend hommage à leur action quotidienne depuis que leur saint fondateur a élargi leur horizon en les envoyant au Proche-Orient, début «d'une extraordinaire aventure».

Il y a l'histoire, riche et longue, mais il y a aussi le présent des franciscains de Terre Sainte qui sont «engagés à vivre aux côtés des frères de cultures, d'ethnies et de religions différentes, diffusant la paix, la fraternité et le respect». Le Pape rappelle «la disponibilité à guider les pas des pèlerins provenant de toutes les régions du monde à travers l'accueil et l'accompagnement». «Je vous encourage à persévérer joyeux dans le soutien à nos frères, surtout les plus pauvres et les plus faibles; dans l'éducation de la jeunesse, qui risque souvent de perdre l'espérance dans un contexte encore sans paix, dans l'accueil des personnes âgées et dans le soin des malades, en vivant concrètement au quotidien les œuvres de miséricorde». Les franciscains en Terre Sainte sont les «ambassadeurs de tout le peuple de Dieu» qui les soutient lors de la collecte annuelle.

Quand Jésus nous prendra par la main

Audience générale du 18 octobre

Chers frères et sœurs, bonjour!

Je voudrais aujourd'hui comparer l'espérance chrétienne avec la réalité de la mort, une réalité que notre civilisation moderne tend toujours davantage à effacer. Ainsi, quand la mort arrive, pour ceux qui sont proches de nous ou pour nous-mêmes, nous nous trouvons impréparés, également privés d'un «alphabet» adapté pour trouver des paroles ayant du sens autour de son mystère, qui demeure cependant. Pourtant, les premiers signes de civilisation humaine sont passés précisément à travers cette énigme. Nous pourrions dire que l'homme est né avec le culte des morts.

D'autres civilisations, avant la nôtre, ont eu le courage de la regarder en face. C'était un événement raconté par les personnes âgées aux nouvelles générations, comme une réalité inéluctable qui obligeait l'homme à vivre pour quelque chose d'absolu. Il est dit dans le psaume 90: «Faisons savoir comment compter nos jours, que nous venions de cœur à la sagesse!» (v. 12). Compter ses propres jours a pour effet que le cœur devienne sage! Des mots qui nous ramènent à un sain réalisme, en chassant le délire de toute-puissance. Que sommes-nous? Nous ne sommes «presque rien», dit un autre psaume (cf. 88, 48); nos jours s'écoulent rapidement: même si nous devions vivre cent ans, à la fin il nous semblerait que tout n'ait duré que le temps d'un souffle. Très souvent, j'ai entendu des personnes âgées dire: «Ma vie a passé comme un souffle...».

Ainsi, la mort met notre vie à nu. Elle nous fait découvrir que nos actes d'orgueil, de colère et de haine étaient de la vanité: pure vanité. Nous nous apercevons avec regret de ne pas avoir assez aimé et de ne pas avoir cherché ce qui était essentiel. Et, au contraire, nous voyons ce que nous avons semé de vraiment bon: les liens d'affection pour lesquels nous nous sommes sacrifiés, et qui à présent nous tiennent la main.

Jésus a éclairé le mystère de notre mort. Par son comportement, il nous

autorise à nous sentir tristes quand une personne chère s'en va. Lui-même fut «profondément» troublé devant la tombe de son ami Lazare, et «il pleura» (Jn 11, 35). Dans cette attitude, nous sentons Jésus très proche, notre frère. Il pleura pour son ami Lazare.

Et alors Jésus prie le Père, source de vie, et il ordonne à Lazare de sortir du sépulcre. Et il advient ainsi. L'espérance chrétienne puise à cette attitude que Jésus prend contre la mort humaine: mais si celle-ci est présente dans la création, elle est cependant une balafre qui défigure le dessin d'amour de Dieu, et le Sauveur veut nous en guérir.

Ailleurs, les Évangiles racontent l'histoire d'un père dont la fille est très malade et qui s'adresse à Jésus avec foi pour qu'il la sauve (cf. Mc 5, 21-24.35-43). Et il n'y a pas de figure plus émouvante que celle d'un père ou d'une mère avec un enfant malade. Et Jésus se met immédiatement en marche avec cet homme, qui s'appelait Jaïre. A un certain moment, quelqu'un arrive de la maison de Jaïre pour dire que la petite fille est morte et qu'il n'y a plus besoin de déranger le Maître. Mais Jésus dit à Jaïre: «Sois sans crainte, aie seulement la foi» (Mc 5, 36). Jésus sait que cet homme est tenté de réagir par la colère et le désespoir, parce que sa petite fille est morte, et il lui recommande de conserver la petite flamme qui est allumée dans son cœur: la foi. «Sois sans crainte, aie seulement la foi». «Sois sans crainte, continue seulement à garder cette flamme allumée!». Et ensuite, arrivés à la maison, il réveillera la petite fille de la mort et la rendra vivante à sa famille.

Jésus nous place sur cette «crête» de la foi. A Marthe, qui pleure pour la disparition de son frère Lazare, il oppose la lumière d'un dogme: «Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra; et qui-conque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu?» (Jn 11, 25-26). C'est ce que Jésus répète à chacun de nous, à chaque fois que la mort vient déchirer le tissu de la vie et



Giotto, «La résurrection de Lazare» (Padoue, Chapelle degli Scrovegni)

des liens d'affection. Toute notre existence se joue là, entre le versant de la foi et le précipice de la peur. Jésus dit: «Je ne suis pas la mort, je suis la résurrection et la vie, le crois-tu? Crois-tu cela?». Nous, qui sommes aujourd'hui ici sur la place, le croyons-nous?

Nous sommes tous petits et sans défense devant le mystère de la mort. Mais quelle grâce si, à ce moment-là, nous conservons dans notre cœur la flamme de la foi! Jésus nous prendra par la main, comme il prit par la main la fille de Jaïre, et il répètera encore une fois: «*Talitha koum*», «Fillette, je te le dis, lève-toi!» (Mc 5, 41). Il nous le dira, à chacun de nous: «Lève-toi, ressuscite!». Je vous invite à présent à fermer les yeux et à penser à ce moment-là: celui de notre mort. Que chacun de nous pense à sa propre mort, et s'imagine ce moment qui viendra, quand Jésus nous prendra par la main et nous dira: «Viens, viens avec moi, lève-toi». L'espérance finira là et ce sera la réalité, la réalité de la vie. Pensez-y bien: Jésus lui-même viendra auprès de chacun de nous et nous prendra par la main, avec sa tendresse, sa douceur, son amour. Et que chacun répète dans son cœur la parole de Jésus: «Lève-toi, viens. Lève-toi, viens. Lève-toi, ressuscite!».

Telle est notre espérance devant la mort. Pour celui qui croit, c'est une porte qui s'ouvre en grand; pour celui qui doute, c'est une raie de lumière qui filtre d'une porte qui ne s'est pas entièrement fermée. Mais pour nous tous ce sera une grâce, quand cette lumière, de la rencontre avec Jésus, nous illuminera.

Parmi les pèlerins qui assistaient à l'audience générale du 18 octobre, se trouvaient les groupes francophones suivants:

De France: Paroisse Sainte-Thérèse, de Lorient; institution des Chartreux à Lyon; lycée Saint-Jean Hulst, de Versailles; lycée Fénelon-Notre Dame, d'Elbeuf-sur-Seine; lycée Jeanne d'Arc, de Vitre; collège

de l'Assomption, de Lubeck; collège Notre-Dame Saint-Victor, d'Épernay; collège Saint-Erembert, de Saint-Germain-en-Laye; collège Sainte-Marie, de Fougères; collège Jeanne d'Arc, de Beauvais; association Savoie Argentine, d'Abondance; Lions club de Dinan, Saint-Briec et Tréguier; groupe de pèlerins de Saint-Briec.

De Suisse: Paroisse de Saint-Protais; groupe de pèlerins de Fribourg.

Frères et sœurs, aujourd'hui je vous parlerai de l'espérance chrétienne devant la mort. De nos jours, la mort est une réalité que notre civilisation moderne tend toujours plus à cacher, alors que les hommes d'autrefois la regardaient en face. La mort nous fait découvrir notre néant, elle révèle nos manques d'amour, la vanité de notre orgueil; par contre, elle met en lumière le bien que nous avons semé. Jésus a éclairé le mystère de la mort lorsque, pleurant son ami Lazare, il le fait sortir du tombeau. La Parole que Jésus dit à Marthe: «Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra. Crois-tu cela?», il nous la redit chaque fois que la mort vient déchirer le tissu de notre vie et de nos affections. Nous sommes faibles et sans défense devant la mort; mais c'est une grande grâce, en cet instant ultime, que de garder la foi. Voilà notre espérance. Elle ouvre grand une porte devant nous: Jésus nous prendra par la main et nous dira à nous aussi: lève-toi!

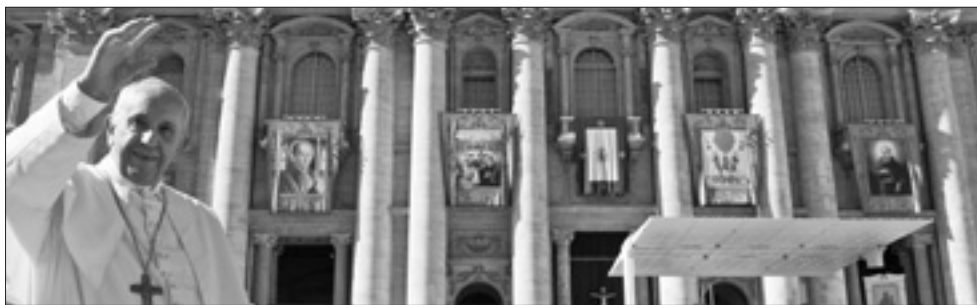
Je salue cordialement les pèlerins de langue française, en particulier les jeunes des collèges et lycées venus de France ainsi que les personnes venues de Suisse.

Lorsque nos vies connaissent des épreuves et des deuils, Jésus nous dit à nous aussi: «Je suis la résurrection et la vie». Je prie pour que votre pèlerinage à Rome vous aide à garder dans votre cœur la flamme de la foi et de l'espérance. Que Dieu vous bénisse.

La coopération interreligieuse pour la paix

Le Pape a parlé de la paix à l'occasion de la rencontre avec une délégation de la World Conference of religions for peace, reçue dans un salon de la salle Paul VI. François a rappelé aux personnes présentes, qui étaient accompagnées par le cardinal Jean-Louis Tauran, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, que «la paix est une tâche urgente également dans le monde d'aujourd'hui, où tant de populations sont déchirées par des guerres et des violences». Une tâche dans laquelle «les religions, avec leurs ressources spirituelles et morales, ont un rôle particulier et irremplaçable».

C'est pourquoi, a averti le Pape, «elles ne peuvent pas avoir une attitude neutre et, encore moins, ambiguë à l'égard de la paix». Car «qui commente la violence ou la justifie au nom de la religion offense gravement Dieu, qui est paix et source de la paix». D'où l'invitation à intensifier la «coopération interreligieuse» pour «s'opposer aux conflits violents, faire progresser le développement durable, protéger la terre». Les religions, en effet, «disposent de ressources» pour donner vie à «une alliance morale qui promeut le respect de la dignité de la personne humaine et le soin de la création».



Avec l'habit de l'amour

Canonisations à Saint-Pierre

«Nous avons besoin de nous revêtir chaque jour de son amour, de renouveler chaque jour le choix de Dieu. Les saints canonisés aujourd'hui, les nombreux martyrs, surtout, indiquent cette voie». C'est ce qu'a dit le Pape François en commentant la parabole qui compare le Royaume de Dieu à une fête de noces (Mt 22, 1-14), au cours de la Messe de canonisation de 35 nouveaux saints, dont un français Jean Lostau Navarro, célébrée dans la matinée du dimanche 15 octobre, place Saint-Pierre.

La parabole que nous avons entendue nous parle du Royaume de Dieu comme d'une fête de noces (cf. Mt 22, 1-14). Le protagoniste est le fils du roi, l'époux, dans lequel il est facile d'entrevoir Jésus. Dans la parabole, cependant, on ne parle jamais de l'épouse, mais des nombreux invités, désirés et attendus: ce sont eux qui revêtent l'habit nuptial. Ces invités, ce sont nous, nous tous, parce qu'avec chacun de nous le Seigneur désire «célébrer les noces». Les noces inaugurent la communion de toute la vie: c'est tout ce que Dieu désire avec chacun de nous. Alors, notre relation avec lui ne peut être seulement celle des sujets dévoués au roi, des serviteurs fidèles au patron ou des écoliers appliqués avec le maître, mais c'est surtout celle de l'épouse aimée avec l'époux. En d'autres termes, le Seigneur nous désire, nous cherche et nous invite, et il ne se contente pas que nous accomplissions bien nos devoirs et observions ses lois, mais il veut avec nous une véritable communion de vie, une relation faite de dialogue, de confiance et de pardon.

Voilà la vie chrétienne, une histoire d'amour avec Dieu, où le Seigneur prend gratuitement l'initiative et où aucun de nous ne peut revendiquer l'exclusivité de l'invitation: personne n'est privilégié par rapport aux autres, mais chacun est privilégié devant Dieu. De cet amour gratuit, tendre et privilégié naît et renaît toujours la vie chrétienne. Nous pouvons nous demander si, au moins une fois par jour, nous confessons au Seigneur notre amour pour Lui; si nous nous souvenons, parmi tant de paroles, de lui dire chaque jour: «Je t'aime Seigneur. Tu es ma vie». Parce que, si l'amour se perd, la vie chrétienne devient stérile, devient un corps sans âme, une morale impossible, un ensemble de principes et de lois à faire cadrer sans raison. Au contraire, le Dieu de la vie attend une réponse de vie, le Seigneur de l'amour attend une réponse d'amour. S'adressant à une Eglise, dans le livre de l'Apocalypse, il fait un reproche précis: «Tu as abandonné ton premier amour» (2, 4). Voilà le danger: une vie chrétienne de routine, où on se contente de la «normalité»,

sans élan, sans enthousiasme, et avec la mémoire courte. Ravivons au contraire la mémoire du premier amour: nous sommes les bien-aimés, nous sommes les invités aux noces, et notre vie est un don, parce que chaque jour est l'occasion magnifique de répondre à l'invitation.

Mais l'Evangile nous met en garde: l'invitation, toutefois, peut être refusée. Beaucoup d'invités ont dit

non, parce qu'ils étaient pris par leurs intérêts: «Ils n'en tinrent aucun compte et s'en allèrent, l'un à son champ l'autre à son commerce», dit le texte (Mt 22, 5). Une parole revient: *son*; c'est la clé pour comprendre le motif du refus. Les invités, en effet, ne pensait pas que les noces soient tristes ou ennuyeuses, mais simplement «ils n'en tinrent aucun compte»: ils étaient détournés par leurs intérêts, ils préféreraient avoir quelque chose plutôt que de prendre des risques, comme l'amour le demande. Voilà comment se prennent les distances avec l'amour, non par méchanceté, mais parce qu'on préfère ce qui est à soi: les sécurités, l'auto-affirmation, les commodités... Alors on s'étend sur les fauteuils des

Annonce lors de l'Angelus du 15 octobre

Un synode pour l'Amazonie

Chers frères et sœurs,

Au terme de cette célébration, je vous salue tous cordialement, vous tous qui êtes venus de divers pays pour rendre hommage aux nouveaux saints. J'adresse une pensée respectueuse en particulier aux délégations officielles du Brésil, de France, d'Italie, du Mexique, de l'Ordre de Malte et d'Espagne. Que l'exemple et l'intercession de ces témoins lumineux de l'Evangile nous accompagnent sur notre chemin et nous aident à toujours promouvoir des relations fraternelles et solidaires, pour le bien de l'Eglise et de la société.

Accueillant le désir de diverses conférences épiscopales d'Amérique latine, ainsi que la voix de divers pasteurs et fidèles d'autres parties du monde, j'ai décidé de convoquer une assemblée spéciale du synode des évêques pour la région pan-amazonienne, qui aura lieu à Rome au mois d'octobre 2019. L'objectif principal de cette convocation est d'identifier de nouvelles voies pour l'évangélisation de cette portion du Peuple de Dieu, en particulier des autochtones, souvent oubliés et sans la perspective d'un avenir serein, notamment à

cause de la crise de la forêt amazonienne, poumon d'une importance capitale pour notre planète. Que les nouveaux saints intercedent pour cet événement ecclésial, afin que, dans le respect de la beauté de la création, tous les peuples de la terre louent Dieu, Seigneur de l'univers et, éclairés par Lui, parcourent des chemins de justice et de paix.

Je rappelle aussi qu'après-demain sera célébrée la journée du refus de la misère. La misère n'est pas une fatalité: elle a des causes qui doivent être reconnues et supprimées, pour honorer la dignité d'un grand nombre de nos frères et sœurs, à l'exemple des saints.

Et à présent, nous nous tournons en prière vers la Vierge Marie.



gains, des plaisirs, de quelque hobby qui rend un peu joyeux, mais ainsi on vieillit vite et mal, parce qu'on vieillit à l'intérieur: quand le cœur ne se dilate pas, il se ferme, il vieillit. Et quand tout dépend du «moi» – de ce qui me va, de ce qui me sert, de ce que je veux – on devient également rigides et méchants, on réagit de mauvaise manière pour un rien, comme les invités de l'Evangile, qui arrivent à insulter et même à tuer (cf. v. 6) tous ceux qui portaient l'invitation, seulement parce qu'ils les incommodaient.

Alors l'Evangile nous demande de quel côté être: du côté du moi ou du côté de Dieu? Parce que Dieu est le contraire de l'égoïsme, de l'auto-référentialité. Lui – nous dit l'Evangile – devant les refus continus qu'il reçoit, devant les fermetures des regards de ses invités, continue, ne renvoie pas la fête. Il ne se résigne pas, mais il continue d'inviter. Devant les «non», il ne claque pas la porte, mais il inclut encore davantage. Devant les injustices subies, Dieu répond par un amour encore plus grand. Nous, quand nous sommes blessés par des torts et des refus, nous éprouvons souvent de l'insatisfaction et de la rancœur. Alors qu'il souffre à cause de nos «non», Dieu continue au contraire de relancer, il continue de préparer le bien même pour celui qui fait le mal. Parce qu'ainsi est l'amour, fait l'amour; parce que seulement ainsi il vainc le mal. Aujourd'hui, ce Dieu, qui ne perd jamais l'espérance, nous entraîne à faire comme lui, à vivre selon l'amour véritable, à dépasser la résignation et les caprices de notre moi susceptible et paresseux.

Il y a un dernier aspect que l'Evangile souligne: l'habit des invités est indispensable. Il ne suffit pas en effet de répondre une fois à l'invitation, de dire «oui» et puis c'est tout, mais il faut revêtir l'habit, il faut l'habitude de vivre l'amour chaque jour. Parce qu'on ne peut dire: «Seigneur, Seigneur» sans vivre et mettre en pratique la volonté de Dieu (cf. Mt 7, 21). Nous avons besoin de nous revêtir chaque jour de son amour, de renouveler chaque jour le choix de Dieu. Les saints canonisés aujourd'hui, les nombreux martyrs, surtout, indiquent cette voie. Ils n'ont pas dit «oui» à l'amour en paroles et pour un moment, mais par leur vie et jusqu'au bout. Leur habit quotidien a été l'amour de Jésus, cet amour fou qui nous a aimés jusqu'au bout, qui a laissé son pardon et son vêtement à ceux qui le crucifiaient. Nous aussi, nous avons reçu dans le baptême le vêtement blanc, l'habit nuptial de Dieu. Demandons-lui, par l'intercession de ces saints, nos frères et sœurs, la grâce de choisir et d'endosser cet habit chaque jour et de le maintenir propre. Comment faire? Par-dessus tout en allant recevoir sans peur le pardon du Seigneur: c'est le pas décisif pour entrer dans la salle de noces afin de célébrer la fête de l'amour avec Lui.

Audience à l'Académie pontificale pour la vie Contre le matérialisme technocratique

«L'alliance générative de l'homme et de la femme est une garantie pour l'humanisme planétaire des hommes et des femmes, non un handicap». C'est ce qu'a dit le Pape aux participants à l'assemblée générale de l'Académie pontificale pour la vie, reçus en audience dans la salle du Synode, en fin de matinée du jeudi 5 octobre.

Excellence,
Mesdames et Messieurs,

Je suis heureux de vous rencontrer à l'occasion de votre assemblée plénière annuelle et je remercie Mgr Paglia pour son salut et son introduction. Je vous suis reconnaissant de la contribution que vous offrez et qui, au fil du temps, révèle toujours mieux sa valeur aussi bien dans l'approfondissement des connaissances scientifiques, anthropologiques et éthiques, que dans le service à la vie, en particulier dans le soin de la vie humaine et de la création, notre maison commune.

Le thème de votre session: «Accompagner la vie. Nouvelles responsabilités à l'ère technologique», est exigeant et, dans le même temps, nécessaire. Il affronte le mélange d'opportunités et d'aspects critiques qui interpellent l'humanisme plané-

taire, en référence aux récents développements technologiques des sciences de la vie. La puissance des biotechnologies, qui permet déjà des manipulations de la vie impensables jusqu'à hier encore, pose des questions extraordinaires.

Il est donc urgent d'intensifier l'étude et la confrontation sur les effets de cette évolution de la société au sens technologique pour établir une synthèse anthropologique qui soit à la hauteur de ce défi historique. Le domaine de votre consultation qualifiée ne peut donc pas se limiter à la résolution des questions posées par des situations spécifiques de conflit éthique, social ou juridique. L'inspiration de conduites cohérentes avec la dignité de la personne humaine concerne la théorie et la pratique de la science et de la technique dans leur approche globa-



le par rapport à la vie, à son sens et à sa valeur. Et c'est précisément dans cette perspective que je désire vous offrir aujourd'hui ma réflexion.

1. La créature humaine semble aujourd'hui se trouver à un moment particulier de son histoire qui retrouve, dans un contexte inédit, les questions anciennes et toujours nouvelles sur le sens de la vie humaine, sur son origine et sur son destin.

La caractéristique emblématique de ce moment peut être reconnue de manière synthétique dans la diffusion rapide d'une culture centrée de

manière obsessionnelle sur la souveraineté de l'homme – en tant qu'espèce et en tant qu'individu – par rapport à la réalité. Certains vont même jusqu'à parler d'*égolâtrie*, c'est-à-dire d'un véritable culte du moi, sur l'autel duquel on sacrifie toute chose, y compris les liens d'affection les plus chers. Cette perspective n'est pas inoffensive: elle façonne un sujet qui se regarde sans cesse dans un miroir, jusqu'à devenir incapable de tourner les yeux vers les autres et le monde. La diffusion de cette attitude a de très graves conséquences pour toutes les relations d'affection et les liens de la vie (cf. Enc. *Laudato si'*, n. 48).

Il ne s'agit pas, naturellement, de nier ou de réduire la légitimité de l'aspiration individuelle à la qualité de la vie et l'importance des ressources économiques et des moyens techniques qui peuvent la favoriser. Toutefois, on ne peut pas passer sous silence le matérialisme sans scrupule qui caractérise l'alliance entre l'économie et la technique, et qui traite la vie comme une ressource à exploiter ou à mettre au rebut en fonction du pouvoir et du profit.

Malheureusement, des hommes, des femmes et des enfants de toutes les parties du monde subissent avec amertume et douleur les promesses illusives de ce matérialisme technocratique. Egalement parce que, contredisant la propagande d'un bien-être qui se diffuserait automatiquement avec le développement du marché, s'élargissent en revanche les territoires de la pauvreté et du conflit, de l'exclusion et de l'abandon, du ressentiment et du désespoir. Un authentique progrès scientifique et technologique devrait en revanche inspirer des politiques plus humaines.

La foi chrétienne nous pousse à reprendre l'initiative, en refusant toute concession à la nostalgie et aux plaintes. L'Église, du reste, a une longue tradition d'esprits généreux et éclairés, qui ont ouvert à leur époque des routes à la science et à la conscience. Le monde a besoin de croyants qui, avec sérieux et joie, soient créatifs et actifs, humbles et courageux, résolument déterminés à recomposer la fracture entre les générations. Cette fracture interrompt la transmission de la vie. On exalte les potentiels enthousiasmants de la

De nouvelles responsabilités

FERDINANDO CANCELLI

Le 5 octobre, le Pape a rencontré les membres de l'Académie pontificale pour la vie réunis en assemblée générale dans l'«Aula nuova» du synode. En tant que médecin et nouveau membre correspondant, après la rencontre, très attendue, j'ai profité de la proximité de la salle Nervi déserte pour relire le discours du Pape. «Accompagner la vie. Nouvelles responsabilités à l'ère technologique» était le titre choisi pour une rencontre qui s'est déroulée en parallèle à l'assemblée et François a offert des lignes claires, le long desquelles devront avancer notre travail et notre étude.

«La créature humaine – a affirmé le Pape – semble aujourd'hui se trouver à un moment particulier de son histoire», caractérisé par un culte du moi qui transforme l'homme en l'isolant et en le poussant à se regarder «sans cesse dans un miroir», oubliant ses liens d'affection et ses relations. A travers un «matérialisme sans scrupules qui caractérise l'alliance entre l'économie et la technique», le «matérialisme technocratique», se concrétise l'antique piège nourri par des «promesses illusives».

L'idée n'est pas celle de renoncer à la technique et à la perspective économique, mais de leur redonner un visage humain, de redécouvrir le sillon tracé dans l'Église par des «esprits généreux et illuminés», qui pourront encore prendre en main les instruments qui les rendent esclaves pour devenir des hommes li-

bres. Comme s'il y avait besoin de rappeler que le fer des lances est le même que celui qui, façonné à nouveau, devient le soc des charrues avec lesquelles nous pourrions travailler la vigne du Seigneur qui nous a été confiée.

La source de cette «reprise» d'initiative sera la parole de Dieu: il est intéressant de noter que Jorge Mario Bergoglio a utilisé deux fois le terme «reprise» en se référant à l'action à entreprendre. N'en déplaît à ceux qui affirment que ce qu'enseigne la tradition serait passé de mode, le Pape demande aux médecins, aux bioéthiciens, aux neuroscientifiques, aux génétistes, aux théologiens et aux philosophes de s'inspirer d'une théologie de la création et de la rédemption «qui sache se traduire par les mots et par les gestes de l'amour pour chaque vie et pour toute la vie», qui sache conduire à une guérison de cette «fracture entre les générations», qui est un reflet de l'égolâtrie de celui qui ne voit que lui-même.

François suggère de lire et de relire le récit biblique de la création «pour apprécier toute l'ampleur et la profondeur du geste de l'amour de Dieu qui confie à l'alliance de l'homme et de la femme la création et l'histoire». Et c'est là que se trouve le passage fondamental du discours du Pape: la relation qui lie l'homme à la femme comme clé pour retrouver le «sens de la vie» et le juste chemin des peuples. Adam et Eve ont été créés ensemble, «dans leur différence bénie», et ensemble ils ont marché dans le bien et dans le mal.

Les «nouvelles responsabilités» sont celles que l'on ne redécouvrira pas avec l'«égalité des chances», la «reconnaissance réciproque» ou, pire, avec «l'utopie du neutre»: ce sont des concepts qui oublient les Écritures. La vraie «révolution culturelle» part de la redécouverte du projet original du créateur sur l'homme et la femme: une alliance créative et profonde dans le respect de la différence sexuelle redécouverte comme «source d'énergie» en mesure de tenir le gouvernail solidement en main et d'engendrer la vie, contre les «intimidations» qui voudraient l'empêcher; une alliance capable de combler les «retards et les manquements» que l'on doit pourtant reconnaître honnêtement.

La miséricorde de Dieu, a affirmé le Pape pour conclure, suggère un «ethos de la compassion et de la tendresse» capable, dans un monde aveuglé et souvent agressif, d'accomplir le miracle d'un réveil, d'une renaissance «de l'anesthésie et de l'aveilissement de l'humanisme». Les paroles de Jean-Paul 1^{er} viennent à l'esprit: «Le Seigneur a toujours les yeux ouverts sur nous, même quand il semble faire nuit. C'est un père; plus encore, c'est une mère». Et il poursuivait: «Les enfants, s'il leur arrive d'être malades, ont un titre de plus pour être aimés par leur mère. Et nous aussi, s'il nous arrive d'être malades de méchanceté, si nous avons perdu la route, nous avons un titre de plus pour être aimés par le Seigneur».

On ne peut conserver la doctrine «sans la faire progresser». Et l'on ne peut en faire «une lecture rigide et immuable, si ce n'est en méprisant l'action de l'Esprit Saint». C'est ce qu'a souligné François dans le discours adressé aux participants à la rencontre promue par le Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la promulgation du Catéchisme de l'Église catholique. Le Pape a pris part à la commémoration qui s'est déroulée dans l'après-midi du mercredi 11 octobre, dans l'Aula nuova du synode. Après le salut du président du dicastère, Mgr Rino Fisichella, le Pape a prononcé le discours suivant.

Messieurs les cardinaux, chers frères dans l'épiscopat et dans le sacerdoce
Messieurs les ambassadeurs,
Messieurs les professeurs, frères et sœurs,

je vous salue cordialement et je remercie Mgr Fisichella pour les aimables paroles qu'il m'a adressées.

Le vingt-cinquième anniversaire de la Constitution apostolique *Fidei depositum*, par laquelle saint Jean-Paul II promulgait le *Catéchisme de l'Église catholique*, trente ans après l'ouverture du Concile œcuménique Vatican II, constitue une heureuse occasion de voir le chemin parcouru depuis. Si saint Jean XXIII avait désiré et voulu le Concile, ce n'était pas d'abord pour condamner des erreurs, mais surtout pour donner à l'Église d'exposer la beauté de sa foi en Jésus Christ à travers un langage renouvelé. «Il est nécessaire, affirmait le Pape dans son discours d'ouverture, avant tout que l'Église ne détourne jamais son regard de l'héritage sacré de vérité qu'elle a reçu des anciens. Mais il faut aussi qu'elle se tourne vers les temps présents, qui entraînent de nouvelles situations, de nouvelles formes de vie et ouvrent de nouvelles voies à l'apostolat catholique» (11 octobre 1962). «Cependant, poursuivait le Souverain Pontife, ce précieux trésor nous ne devons pas seulement le garder comme si nous n'étions préoccupés que du passé, mais nous devons nous mettre joyeusement, sans crainte, au travail qu'exige notre époque, en poursuivant la route sur laquelle l'Église marche depuis près de vingt siècles» (*ibid.*).

«Garder» et «poursuivre», c'est l'objectif de l'Église de par sa nature même, de telle sorte que la vérité de l'annonce de l'Évangile par Jésus atteigne sa plénitude jusqu'à la fin des siècles. C'est cela la grâce qui a été accordée au Peuple de Dieu, mais c'est aussi un but et une mission dont nous sommes responsables, pour annoncer de façon renouvelée et davantage exhaustive l'Évangile de toujours à nos contemporains. C'est dans la joie que donne l'espérance chrétienne, et forts de la «médecine de la miséricorde» (*ibid.*), que nous allons vers les hommes et les femmes de notre temps pour qu'ils découvrent l'inépuisable richesse contenue dans la personne de Jésus Christ.



Vingt-cinquième anniversaire du Catéchisme de l'Église catholique

On ne peut conserver la doctrine sans la faire progresser

En présentant le *Catéchisme de l'Église catholique*, saint Jean-Paul II affirmait qu'il «doit tenir compte des explications de la doctrine que le Saint-Esprit a suggérées à l'Église au cours des temps. Il faut aussi qu'il aide à éclairer de la lumière de la foi les situations nouvelles et les problèmes qui ne s'étaient pas encore posés dans le passé» (Const. ap. *Fidei depositum*, n. 3). Ce Catéchisme est donc un instrument important, non seulement pour exposer aux croyants l'enseignement de toujours pour que grandisse la compréhension de la foi, mais aussi et surtout, parce qu'il entend s'adresser à nos contemporains, avec leurs questions à la fois diverses et nouvelles. C'est ainsi que l'Église s'engage à exposer la foi en tant que réponse significative pour l'existence humaine, dans le moment particulier de l'histoire que nous vivons. Il ne suffit donc pas de trouver un langage nouveau pour exprimer la foi de toujours. Face aux nouveaux défis et perspectives ouvertes devant l'humanité, il est nécessaire et urgent que l'Église expose la nouveauté de l'Évangile du Christ, contenue dans la Parole de Dieu, mais pas encore mise en lumière. C'est ce trésor, fait «de neuf et de l'ancien» dont parlait Jésus quand il apprenait à ses disciples à enseigner la nouveauté qui émanait de lui, sans abandonner l'ancien (cf. Mt 13, 52).

L'évangéliste Jean présente une des plus belles pages de son Évangile quand il rapporte ce que l'on appelle la «prière sacerdotale» de Jésus. Avant d'affronter la Passion et la mort, Il s'adresse au Père, exprimant son obéissance quant à l'accomplissement de la mission reçue. Ses paroles sont un hymne à l'amour et contiennent aussi la demande que ses disciples soient gardés et protégés (cf. Jn 17, 12-15). En même temps, Jésus prie pour ceux qui, à l'avenir, croiront en Lui grâce à la prédication de ses disciples, pour qu'ils soient eux aussi rassemblés et gardés dans l'unité (cf. Jn 17, 20-23). L'expression «La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jn 17, 3) exprime le sommet de la mission de Jésus.

Nous le savons bien, connaître Dieu, ce n'est pas d'abord un exercice théorique de la raison humaine,

mais un désir inépuisable présent au cœur de chacun. C'est la connaissance qui vient de l'amour, parce que l'on a rencontré le Fils de Dieu sur notre route (cf. Enc. *Lumen fidei*, n. 28). Jésus de Nazareth marche à nos côtés pour nous introduire, par sa parole et les signes accomplis, dans le mystère profond de l'amour du Père. Cette connaissance se fortifie de jour en jour, à travers la certitude de foi d'être aimé, et d'être ainsi intégré dans un dessein riche de sens. Celui qui aime veut connaître toujours davantage la personne aimée pour y découvrir la richesse cachée et qui, chaque jour, se donne à voir comme une réalité toujours nouvelle.

C'est pourquoi notre *Catéchisme* est à voir à la lumière de l'amour, comme une expérience de connaissance, de confiance, et d'abandon au mystère. Pour déterminer sa propre structure, le *Catéchisme de l'Église catholique* reprend le texte du *Catéchisme romain*. Il le fait en le proposant comme clé de lecture et de mise en application: «Toute la finalité de la doctrine et de l'enseignement doit être placée dans l'amour qui ne finit pas. Car on peut bien exposer ce qu'il faut croire, espérer ou faire; mais surtout on doit toujours faire apparaître l'Amour de Notre Seigneur afin que chacun comprenne que tout acte de vertu parfaitement chrétien n'a pas d'autre origine que l'Amour et pas d'autre terme que l'Amour» (*Catéchisme de l'Église catholique*, n. 25).

Partant de là, j'aimerais évoquer un thème qui devrait trouver dans le *Catéchisme de l'Église catholique*, un espace plus approprié et plus en adéquation avec cette finalité. Je pense à la peine de mort. Ce problème ne peut pas être résolu au moyen d'un simple rappel de l'enseignement historique, sans faire apparaître, non seulement l'avancée de la doctrine chez les derniers Papes, mais également l'évolution dans la conscience du peuple chrétien, qui s'éloigne d'une attitude consentante à l'égard d'une peine qui lèse lourdement la dignité humaine. On doit affirmer avec force que la condamnation à la peine de mort est une mesure inhumaine qui blesse la dignité personnelle, quel que soit son mode opératoire. En décidant volontairement de supprimer une vie hu-

maine, toujours sacrée aux yeux du Créateur et dont Dieu est en dernière analyse le véritable juge et le garant, elle est par elle-même contraire à l'Évangile. Jamais aucun homme «pas même le meurtrier ne perd sa dignité personnelle» (*Lettre au président de la Commission internationale contre la peine de mort*, 20 mars 2015), car Dieu est un Père qui attend toujours le retour du fils qui, conscient de ses erreurs, demande pardon et commence une nouvelle vie. Ce n'est donc à personne que peut être ôtée non seulement la vie, mais la possibilité d'un remord moral et existentiel, qui le réintègre dans la communauté.

Dans les époques antérieures, face à la pauvreté des possibilités de défense, et quand la maturité sociale n'était pas encore pleinement développée, le recours à la peine de mort apparaissait comme la conséquence logique dans l'application de la justice à respecter. Malheureusement, même dans les États pontificaux, on a eu recours à ce remède extrême et inhumain, faisant ainsi disparaître le primat de la miséricorde sur la justice. Nous assumons la responsabilité du passé, et nous reconnaissons que ces moyens étaient dictés par une mentalité plus légaliste que chrétienne. Le désir de garder entiers les pouvoirs et les biens matériels avait amené à surestimer la valeur de la loi, empêchant ainsi d'aller plus en profondeur dans la compréhension de l'Évangile. Aujourd'hui cependant, rester neutre face aux nouvelles exigences liées à la réaffirmation de la dignité personnelle, nous rendrait davantage coupables.

Il n'y a pas ici de contradiction avec l'enseignement du passé: la défense de la dignité de la vie humaine du premier instant de la conception jusqu'à la mort naturelle, a toujours été portée, dans l'enseignement de l'Église, par une voix cohérente et autorisée. Le développement harmonieux de la doctrine demande cependant d'abandonner des prises de position liées à des arguments qui apparaissent désormais réellement contraires à une nouvelle compréhension de la vérité chrétienne. C'est d'ailleurs ce que rappelait déjà saint Vincent de Lérins: «Mais peut-être dira-t-on: N'y aura-t-il pas, dans

Audience à l'Académie pontificale pour la vie

SUITE DE LA PAGE 4

jeunesse: mais qui les guide à la pleine maturité de l'âge adulte? La condition adulte est une vie capable de responsabilité et d'amour, que ce soit à l'égard de la génération future ou de la génération passée. La vie des pères et des mères d'un âge avancé attend d'être honorée pour ce qu'elle a généreusement donné, non d'être mise au rebut pour ce qu'elle n'a plus.

2. Encore une fois, la source d'inspiration pour cette reprise est la *Parole de Dieu*, qui illumine l'origine de la vie et son destin.

Une théologie de la création et de la rédemption qui sache se traduire en paroles et en gestes d'amour pour chaque vie et pour toute la vie, apparaît aujourd'hui plus que jamais nécessaire pour accompagner le chemin de l'Eglise dans le monde dans lequel nous habitons à présent. L'encyclique *Laudato si'* est comme un manifeste de cette reprise du regard de Dieu et de l'homme sur le monde, à partir du grand récit de révélation qui nous est offert dans les premiers chapitres du livre de la Genèse. Celui-ci dit que chacun de nous est une créature voulue et aimée de Dieu pour elle-même, pas seulement un assemblage de cellules bien organisées et sélectionnées au cours de l'évolution de la vie. La création tout entière est comme inscrite dans l'amour particulier de Dieu pour la créature humaine, qui s'étend à tou-

tes les générations des mères, des pères et de leurs enfants.

La bénédiction divine de l'origine et la promesse d'un destin éternel, qui sont le fondement de la dignité de chaque vie, appartiennent à tous et sont pour tous. Les hommes, les femmes, les enfants de la terre – c'est de cela que sont les faits les peuples – sont la vie du monde que Dieu aime et veut sauver, sans exclure personne.

Le récit biblique de la création doit être lu toujours à nouveau, pour apprécier toute l'amplitude et la profondeur du geste de l'amour de Dieu, qui confie à l'alliance de l'homme et de la femme la création et l'histoire.

Cette alliance est assurément scellée par l'union d'amour, personnelle et féconde, qui marque la route de la transmission de la vie à travers le mariage et la famille. Mais celle-ci va bien au-delà de ce sceau. L'alliance de l'homme et de la femme est appelée à prendre en main la direction de la société tout entière. C'est une invitation à la responsabilité à l'égard du monde, dans la culture et dans la politique, dans le travail et dans l'économie; et également dans l'Eglise. Il ne s'agit pas seulement d'opportunités équitables ou de reconnaissance réciproque. Il s'agit surtout d'entente des hommes et des femmes sur le sens de la vie et sur le chemin des peuples. L'homme et la femme ne sont pas seulement appelés à se parler d'amour, mais à se

parler, avec amour, de ce qu'ils doivent faire pour que la coexistence humaine se réalise dans la lumière de l'amour de Dieu pour chaque créature. Se parler et s'allier, parce qu'aucun des deux – ni l'homme tout seul, ni la femme toute seule – n'est en mesure de prendre cette responsabilité. Ils ont été créés ensemble, dans leur différence bénie; ensemble ils ont péché, ayant la présomption de remplacer Dieu; ensemble, avec la grâce du Christ, ils reviennent devant Dieu, pour honorer le soin du monde et de l'histoire qu'Il leur a confié.

3. En somme, c'est une véritable révolution culturelle qui se présente à l'horizon de l'histoire de notre temps. Et l'Eglise, la première, doit y participer.

Dans cette perspective, il s'agit tout d'abord de reconnaître honnêtement les retards et les manquements. Les formes de subordination qui ont tristement marqué l'histoire des femmes doivent être définitivement abandonnées. Un nouveau début doit être écrit dans l'*ethos* des peuples, et c'est ce que peut faire une culture renouvelée de l'identité et de la différence. L'hypothèse récemment avancée de rouvrir la route de la dignité de la personne en neutralisant radicalement la différence sexuelle et, donc, l'entente de l'homme et de la femme, n'est pas juste. Au lieu de faire obstacle aux interprétations négatives de la différence sexuelle, qui blessent sa valeur irréductible pour la dignité humaine, on veut de fait effacer cette différence, en proposant des techniques et des pratiques qui la rendent sans importance pour le développement de la personne et pour les relations humaines. Mais l'utopie du «neutre» ôte à la fois la dignité humaine de la constitution sexuellement différente et la qualité personnelle de la transmission générative de la vie. La manipulation biologique et psychique de la différence sexuelle, que la technologie biomédicale laisse entrevoir comme entièrement disponible à un libre choix – alors qu'elle ne l'est pas! –, risque ainsi de démanteler la source d'énergie qui alimente l'alliance de l'homme et de la femme et la rend créative et féconde.

Le lien mystérieux de la création du monde avec la génération du Fils, qui se révèle dans le Fils qui se fait homme dans le sein de Marie – Mère de Jésus, Mère de Dieu – par amour pour nous, ne finira jamais de nous laisser stupéfaits et émus. Cette révélation illumine définitivement le mystère de l'être et le sens de la vie. L'image de la génération fait rayonner, à partir de là, une sagesse profonde à l'égard de la vie. Dans la mesure où elle est reçue comme un don, la vie s'exalte dans le don: l'engendrer nous régénère, la prodiguer nous enrichit.

Il faut relever le défi lancé par l'intimidation exercée à l'égard de la génération de la vie humaine, presque comme s'il s'agissait d'une offense à la femme et d'une menace pour le bien-être collectif.

L'alliance générative de l'homme et de la femme est une garantie pour l'humanisme planétaire des hommes et des femmes, non un handicap.

Notre histoire ne sera pas renouvelée si nous refusons cette vérité.

4. La passion pour l'accompagnement et le soin de la vie, tout au long de son histoire individuelle et sociale, demande la réhabilitation d'un *ethos* de la compassion ou de la tendresse, pour la génération et la régénération de l'être humain dans sa différence.

Il s'agit, tout d'abord, de retrouver la sensibilité à l'égard des divers âges de la vie, en particulier de ceux des enfants et des personnes âgées. Tout ce qui dans ces derniers est délicat et fragile, vulnérable et corrompible, n'est pas une affaire qui doit regarder exclusivement la médecine et le bien-être. Sont en jeu des parties de l'âme et de la sensibilité humaine qui demandent à être écoutées et reconnues, sauvegardées et appréciées, par les individus comme par la communauté. Une société dans laquelle tout cela ne peut être qu'acheté et vendu, réglementé de manière bureaucratique et techniquement prédisposé, est une société qui a déjà perdu le sens de la vie. Elle ne le transmettra pas aux petits enfants, elle ne le reconstruira pas chez les parents âgés. Voilà pourquoi, presque sans nous en rendre compte, nous édifions désormais des villes toujours plus hostiles aux enfants et des communautés toujours plus inhospitalières pour les personnes âgées, avec des murs sans portes ni fenêtres: ils devraient protéger, en réalité, ils étouffent.

Le témoignage de la foi dans la miséricorde de Dieu, qui affine et accomplit toute justice, est la condition essentielle pour la circulation de la vraie compassion entre les différentes générations. Sans elle, la culture de la cité séculière n'a aucune possibilité de résister à l'anesthésie et à l'avitilissement de l'humanité.

C'est dans ce nouvel horizon que je vois inscrite la mission de l'Académie pontificale pour la vie renouvelée. Je comprends que cela soit difficile, mais c'est également enthousiasmant. Je suis certain que ne manquent pas les hommes et les femmes de bonne volonté, ainsi que les chercheurs et les chercheuses, de diverses orientations quant à leur religion et ayant différentes visions anthropologiques et éthiques du monde, qui partagent la nécessité de rétablir une sagesse de la vie plus authentique à l'attention des peuples, en vue du bien commun. Un dialogue ouvert et fécond peut et doit être instauré avec les nombreuses personnes qui ont à cœur la recherche de raisons valables pour la vie de l'homme.

Le Pape et toute l'Eglise vous sont reconnaissants pour l'engagement que vous vous apprêtez à honorer. L'accompagnement responsable de la vie humaine, de sa conception et pendant tout son cours, jusqu'à sa fin naturelle, est un travail de discernement et d'intelligence d'amour pour des hommes et des femmes libres et passionnés, et pour des pasteurs non mercenaires. Que Dieu bénisse votre intention de les soutenir par la science et la conscience dont vous êtes capables. Merci, et n'oubliez pas de prier pour moi.

XXV^e anniversaire du CEC

SUITE DE LA PAGE 5

l'Eglise du Christ, aucun progrès de la religion? – Certes, il faut qu'il y en ait un, et considérable! Qui serait assez ennemi de l'humanité, assez hostile à Dieu, pour essayer de s'y opposer?» (*Communitorium*, 23.1: PL 50). Il faut donc répéter que, quelque puisse être la gravité de la faute commise, la peine de mort est inadmissible car elle attente à l'inviolabilité et à la dignité de la personne.

«L'Eglise perpétue dans sa doctrine, sa vie et son culte et elle transmet à chaque génération, tout ce qu'elle est elle-même, tout ce qu'elle croit» (Conc. œcum. Vat. II, Const. dogm. *Dei Verbum*, n. 8). Les Pères du Concile ne pouvaient pas trouver une expression synthétique plus heureuse pour exprimer la nature et la mission de l'Eglise. Ce n'est pas seulement dans la «doctrine», mais également dans la «vie» et le «culte» que les croyants peuvent devenir Peuple de Dieu. A partir de cela, la Constitution dogmatique sur la Révélation divine exprime la dynamique interne au processus: «Cette Tradition progresse [...] s'accroît, [...] tend constamment vers la plénitude de la divine vérité, jusqu'à ce que soient accomplies en elle les paroles de Dieu» (*ibid.*).

La Tradition est une réalité vivante et seule une vision partielle peut penser le «dépôt de la foi» comme quelque chose de statique.

La Parole de Dieu ne peut être conservée dans la naphthaline comme s'il s'agissait d'une vieille couverture dont il faudrait éloigner les parasites! Non. La Parole de Dieu est une réalité dynamique, toujours vivante, qui progresse et croît vers un accomplissement que les hommes ne peuvent entraver. Cette loi du progrès, selon l'heureuse formule de saint Vincent de Lérins: «*annis consolidetur, dilatetur tempore, sublimetur actate*» (*Communitorium*, 23.9: PL 50), appartient à la condition particulière de la vérité révélée telle qu'elle est transmise par l'Eglise, et ne signifie absolument pas un changement de doctrine.

On ne peut garder la doctrine sans la faire avancer. On ne peut davantage l'enfermer dans une lecture rigide et immuable, si ce n'est en méprisant l'action de l'Esprit Saint. «A bien des reprises et de bien des manières, Dieu, dans le passé, a parlé à nos pères par les prophètes» (He 1, 1), Il «ne cesse de converser avec l'Epouse de son Fils bien-aimé» (*Dei Verbum*, n. 8). C'est cette parole qu'il nous faut faire nôtre dans une attitude de «religieuse écoute» (*ibid.*, n. 1), pour que notre Eglise avance avec l'enthousiasme des origines, vers les horizons nouveaux où le Seigneur nous appelle.

Je vous remercie pour cette rencontre et pour votre travail; je vous demande de prier pour moi et je vous bénis de tout cœur. Merci.

Entre les mains du potier

Rencontre organisée par la Congrégation pour le clergé

«La formation sacerdotale dépend en premier lieu de l'action de Dieu» et «demande le courage de se laisser façonner par le Seigneur». Le Pape François a utilisé «l'image biblique de l'argile entre les mains du potier», en s'adressant aux participants au congrès international organisé par la Congrégation pour le clergé, reçus en conclusion de leurs travaux dans la matinée du samedi 7 octobre, dans la salle Clémentine.

Messieurs les cardinaux, chers frères évêques et prêtres, frères et sœurs,

Soyez les bienvenus au terme du congrès international sur la *Ratio Fundamentalis*, organisé par la Congrégation pour le clergé, et je remercie le cardinal-préfet pour les paroles courtoises qu'il m'a adressées.

Le thème de la formation sacerdotale est déterminant pour la mission de l'Eglise: le renouveau de la foi et l'avenir des vocations n'est possible que si nous avons des prêtres bien formés.

Toutefois, ce que je voudrais tout d'abord dire est la chose suivante: la formation sacerdotale dépend en premier lieu de l'action de Dieu dans notre vie et non de nos activités. C'est une œuvre qui demande le courage de se laisser façonner par le Seigneur, pour qu'il transforme notre cœur et notre vie. Cela fait penser à l'image biblique de l'argile entre les mains du potier (cf. Jr 18, 1-10) et à l'épisode dans lequel le Seigneur dit au prophète Jérémie: «Debout! Descend chez le potier» (v. 2). Le prophète s'y rend et, observant le potier qui travaille l'argile, il comprend le mystère de l'amour miséricordieux de Dieu. Il découvre qu'Israël est conservé entre les mains aimantes de Dieu, qui, comme un potier patient, prend soin de sa créature, place l'argile sur le tour, le modèle, le façonne et, ainsi, lui donne une forme. S'il s'aperçoit que le vase n'est pas réussi, alors le Dieu de la miséricorde jette à nouveau l'argile dans la masse et, avec la tendresse d'un Père, il recommence à nouveau à le façonner.

Cette image nous aide à comprendre que la formation ne se résout pas par quelques mises à jour culturelles ou par quelques initiatives locales sporadiques. C'est Dieu l'artisan patient et miséricordieux de notre formation sacerdotale et, comme il est écrit dans la *Ratio*, ce travail dure pendant toute la vie. Chaque jour, nous découvrons – avec saint Paul – que nous portons «ce trésor, en des vases d'argile, pour que cet excès de puissance soit de Dieu et ne vienne pas de nous» (2 Co 4, 7), et quand nous nous détachons de nos habitudes confortables, de la rigidité de nos schémas et de la présomption d'être déjà parvenus, et que nous avons le courage de nous nous présenter au Seigneur, alors Il peut reprendre son travail sur nous, nous façonner et nous transformer.

Nous devons le dire avec force: si l'on ne se laisse pas chaque jour former par le Seigneur, l'on

devient un prêtre éteint, qui avance dans son ministère par la force d'inertie, sans enthousiasme pour l'Evangile, ni passion pour le Peuple de Dieu. En revanche, le prêtre qui, jour après jour, se remet aux mains sages du potier avec un «P» majuscule, conserve au cours du temps l'enthousiasme du cœur, accueille avec joie la fraîcheur de l'Evangile, parle avec des mots capables de toucher la vie des gens; et ses mains, ointes par l'évêque le jour de l'ordination, sont capables d'oindre à leur tour les blessures, les attentes et les espérances du peuple de Dieu.

Et venons à présent à un deuxième aspect important: chacun de nous, qui sommes prêtres, est appelé à collaborer avec le Potier divin! Nous ne sommes pas seulement de l'argile, mais également les assistants du Potier, les collaborateurs de sa grâce. Dans la formation sacerdotale, la formation initiale et celle permanente – toutes les deux sont importantes! –, nous pouvons au moins reconnaître trois protagonistes, qui se trouvent eux aussi dans l'«atelier du potier».

Le premier, c'est nous-même. Dans la *Ratio*, il est écrit: «Le premier et principal responsable de la propre formation permanente est le prêtre lui-même» (n. 82). C'est précisément ainsi! Nous permettons à Dieu de nous façonner et nous assumons «les mêmes sentiments que le Christ Jésus» (Ph 2, 5), uniquement quand nous ne nous enfermons pas dans la prétention d'être une œuvre déjà accomplie, et que nous nous laissons conduire par le Seigneur, en devenant chaque jour toujours davantage ses disciples. Pour être le protagoniste de sa formation, le séminariste où le prêtre devra dire des «oui» et des «non»: plus que le bruit des ambitions humaines, il préférera le silence et la prière; plus que la confiance dans ses propres œuvres, il saura s'abandonner entre les mains du potier et à sa créativité providentielle; plus que par des schémas déjà constitués, il se laissera guider par une inquiétude du cœur salutaire, de manière à orienter son propre inachèvement vers la joie de la rencontre avec Dieu et avec ses frères. Plus que l'isolement, il cherchera l'amitié avec ses frères dans le sacerdoce et avec son peuple, sachant que sa vocation naît d'une rencontre d'amour: celle avec Jésus et celle avec le peuple de Dieu.

Le deuxième protagoniste sont les formateurs et les évêques. La vocation naît, grandit et se développe dans l'Eglise. Ainsi, les mains

du Seigneur qui modèlent ce vase d'argile, œuvrent à travers le soin de ceux qui, dans l'Eglise, sont appelés à être les premiers formateurs de la vie sacerdotale: le recteur, les directeurs spirituels, les éducateurs, ceux qui s'occupent de la formation permanente du clergé et, surtout, l'évêque, que la *Ratio* définit à juste titre comme «premier responsable de l'admission au séminaire et de la formation sacerdotale» (n. 128).

Si un formateur ou un évêque ne «descend pas dans l'atelier du potier» et ne collabore pas avec l'œuvre de Dieu, nous ne pourrions pas avoir des prêtres bien formés!



Cela exige un soin spécial pour les vocations au sacerdoce, une proximité emplie de tendresse et de responsabilité à l'égard de la vie des prêtres, une capacité d'exercer l'art du discernement comme instrument privilégié de tout le chemin sacerdotal. Et – je voudrais surtout dire aux évêques – travaillez ensemble! Ayez un cœur grand et un souffle ample pour que votre action puisse franchir les frontières du diocèse et entrer en connexion avec l'œuvre de vos autres frères évêques. Il faut dialoguer davantage sur la formation des prêtres, dépasser l'esprit de clocher, faire des choix partagés, commencer ensemble de bons parcours de formation et préparer de loin des formateurs à la hauteur de cette tâche si importante. Ayez à cœur la formation sacerdotale: l'Eglise a besoin de prêtres capables d'annoncer l'Evangile avec enthousiasme et sagesse, d'allumer l'espérance là où les cendres ont recouvert les braises de la vie, et d'engendrer la foi dans les déserts de l'histoire.

Enfin, le peuple de Dieu. Ne l'oublions jamais: les gens, avec le tourment de leurs situations, avec leurs questions et leurs besoins, sont un grand «tour» qui façonne l'argile de notre sacerdoce. Quand nous sortons vers le peuple de Dieu, quand nous nous laissons façonner par ses attentes, en touchant ses blessures, nous nous apercevons que le Seigneur

transforme notre vie. Si une portion du peuple de Dieu est confiée au pasteur, il est également vrai que le prêtre est confié au peuple. Et, malgré les résistances et les incompréhensions, si nous marchons au milieu du peuple et que nous nous prodiguons avec générosité, nous nous apercevons que celui-ci est capable de gestes surprenants d'attention et de tendresse envers ses prêtres. C'est une véritable école de formation humaine, spirituelle, intellectuelle et pastorale. Le prêtre, en effet, doit être entre Jésus et les gens: avec le Seigneur, sur la Montagne, il renouvelle chaque jour la mémoire de l'appel; avec les per-

sonnes, dans la vallée, sans jamais avoir peur des risques et sans se raidir dans les jugements, il s'offre comme pain qui nourrit et eau qui désaltère, «en passant et en faisant du bien» à ceux qu'il rencontre sur la route et en leur offrant l'onction de l'Evangile.

C'est ainsi que le prêtre se forme: en fuyant aussi bien une spiritualité sans chair, que, vice-versa, un engagement mondain sans Dieu.

Très chers amis, la question qui doit nous travailler quand nous descendons dans l'atelier du potier est la suivante: Quel prêtre est-ce que je désire être? Un «prêtre de salon», quelqu'un de tranquille et installé confortablement, ou bien un disciple missionnaire dont le cœur brûle pour le Maître et pour le peuple de Dieu? Quelqu'un qui se repose dans son bien-être ou un disciple en chemin? Un tiède qui préfère une vie tranquille ou un prophète qui réveille dans le cœur de l'homme le désir de Dieu?

Que la Vierge Marie, que nous vénérons aujourd'hui comme Madone du Rosaire, nous aide à marcher avec joie dans le service apostolique et rende notre cœur semblable au sien: humble et docile, comme l'argile entre les mains du potier. Je vous bénis et, s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Merci.



Discours du Pape à la FAO pour la journée mondiale de l'alimentation

Les guerres et les changements climatiques sont à l'origine de la faim

«Les guerres et les changements climatiques déterminent la faim, évitent donc de la présenter comme une maladie incurable». C'est ce qu'a souligné le Pape en ouvrant, dans la matinée du lundi 16 octobre, au siège de la FAO à Rome, la journée mondiale de l'alimentation. Nous publions ci-dessous le discours prononcé à cette occasion:

Monsieur le directeur général, éminentes autorités, Mesdames et Messieurs,

Je vous remercie pour l'invitation et pour les paroles de bienvenue du directeur général, le professeur José Graziano da Silva, et j'adresse des salutations chaleureuses aux représentants des Etats membres et à ceux qui ont la possibilité de se mettre en liaison avec nous à partir des sièges de la FAO dans le monde.

Mes salutations particulières vont aux ministres de l'agriculture du 75 ici présents, qui ont conclu leur som-

met, au cours duquel ont été débattues des questions qui demandent une responsabilité non seulement à l'égard du développement et de la production, mais aussi de la communauté internationale dans son ensemble.

1. La célébration de cette journée mondiale de l'alimentation nous voit ici réunis pour rappeler le 16 octobre 1945, quand les gouvernements, décidés à éliminer la faim grâce au développement du secteur agricole, instituèrent la FAO. C'était une période de grave insécurité alimentaire et de grands déplacements de population, avec des millions de personnes à la recherche de lieux où pouvoir survivre à la misère et aux adversités causées par la guerre.

Réfléchir à la façon dont la sécurité alimentaire peut influencer sur la mobilité humaine signifie donc repartir de l'engagement pour lequel la FAO est née, pour le renouveler. La réalité d'aujourd'hui demande une plus gran-

de responsabilité à tous les niveaux, non seulement pour garantir la production nécessaire ou une distribution équitable des fruits de la terre – ce qui devrait être acquis – mais surtout pour protéger le droit de tous les êtres humains à se nourrir à la mesure de leurs besoins, en participant également aux décisions qui les concernent et à la réalisation de leurs aspirations, sans devoir se séparer de leurs proches.

Face à un objectif de cette portée, est en jeu la crédibilité de tout le système international. Nous savons que la coopération est toujours plus conditionnée par des engagements particuliers, qui désormais limitent même aussi les aides en cas d'urgence. Pourtant, mourir de faim ou abandonner sa terre est une nouvelle quotidienneté, qui risque de provoquer l'indifférence. Il est donc urgent de trouver de nouvelles voies pour transformer les possibilités dont nous disposons en une garantie qui permette à chacun de regarder l'avenir avec une confiance fondée, et pas seulement avec quelques espoirs.

Le panorama des relations internationales montre une capacité croissante d'apporter des réponses aux attentes de la famille humaine, également par l'apport de la science et de la technique qui, en étudiant les problèmes, proposent des solutions adaptées. Pourtant, ces nouveaux objectifs ne réussissent pas à éliminer l'exclusion d'une grande partie de la population mondiale: combien sont les victimes de la malnutrition, des guerres et des changements climatiques? Combien manquent de travail et de biens essentiels et se voient contraints à quitter leur terre, s'exposant à de nombreuses et terribles formes d'exploitation? Valoriser la technologie au service du développement est certainement une voie à parcourir, pourvu que l'on arrive à des actions concrètes pour réduire le nombre des affamés ou pour gouverner le phénomène des migrations forcées.

2. La relation entre faim et migrations ne peut être affrontée que si nous allons à la racine du problème. A ce propos, les études menées par les Nations unies, ainsi que par de nombreuses organisations de la société civile, s'accordent à dire qu'il y a deux principaux obstacles à dépasser: les conflits et les changements climatiques.

Comment peut-on surmonter les conflits? Le droit international nous indique les moyens pour les prévenir ou les résoudre rapidement, évitant qu'ils se prolongent et produisent des famines et la destruction du tissu social. Pensons aux populations martyrisées par des guerres qui durent désormais depuis des décennies et qui pouvaient être évitées ou tout au moins arrêtées, et qui, au contraire, propagent leurs effets désastreux, dont l'insécurité alimentaire et le déplacement forcé de personnes. La bonne volonté et le dialogue sont nécessaires pour freiner les conflits et il faut s'engager à fond pour un désarmement graduel et systématique, prévu par la *Charte des Nations unies*, ainsi que pour remédier à la plaie funeste du trafic des armes. A quoi sert-il de dénoncer que des millions de personnes sont victimes de la faim et de la malnutrition à cause des conflits si l'on ne s'emploie pas efficacement pour la paix et le désarmement?

Quant aux changements climatiques, nous en voyons tous les jours les conséquences. Grâce aux connaissances scientifiques, nous savons comment il faut affronter les problèmes; et la communauté internationale a également élaboré des instruments juridiques nécessaires comme, par exemple, l'Accord de Paris, mais dont certains s'éloignent toutefois. Nous voyons réapparaître la négligence envers les délicats équilibres des écosystèmes, la présomption de manipuler et de contrôler les ressources limitées de la planète et l'avidité du profit. Un effort est donc nécessaire pour un consensus concret et effectif si l'on veut éviter des effets plus tragiques, qui continueront à peser sur les personnes les plus pauvres et sans défense. Nous sommes appelés à proposer un chan-

gement dans les styles de vie, dans l'usage des ressources, dans les critères de production, jusqu'à la consommation qui, en ce qui concerne les aliments, enregistrer des pertes et des gaspillages croissants. Nous ne pouvons pas nous résigner en disant: «Quelqu'un d'autre y pensera».

Je pense que ce sont-là les présupposés de tout discours sérieux sur la sécurité alimentaire liée au phénomène des migrations. Assurément, les guerres et les changements climatiques déterminent la faim, évitent donc de la présenter comme une maladie incurable. Les récentes estimations fournies par vos experts prévoient une hausse de la production globale de céréales, à des niveaux qui permettent de donner davantage de consistance aux réserves mondiales. Ceci laisse bien présager et fait comprendre que, si l'on agit en étant attentif aux besoins et en empêchant les spéculations, les résultats ne manquent pas. En effet, les ressources alimentaires sont souvent laissées à la merci de la spéculation, qui ne les mesure qu'en fonction de la prospérité économique des grands producteurs ou en relation avec le potentiel de consommation et non par rapport aux exigences réelles des personnes. Et c'est ainsi que l'on favorise les conflits et les gaspillages et qu'on augmente le nombre des plus petits de la terre qui cherchent un avenir en dehors de leurs territoires d'origine.

3. Face à tout cela, nous ne pouvons et nous devons changer de direction (cf. enc. *Laudato si'*, nn. 53; 61; 163 et 202). Face à l'augmentation de la demande de nourriture, il est indispensable que les fruits de la terre soient disponibles pour tous. Pour certains, il suffirait de réduire le nombre de bouches à nourrir pour résoudre ainsi le problème; mais c'est une fausse solution si l'on pense aux niveaux de gaspillage d'aliments et aux modèles de consommation qui gaspillent tant de ressources. Réduire est facile, partager, en revanche, impose une conversion et cela est exigeant.

C'est pourquoi je me pose – et je vous pose – cette question: serait-ce trop de vouloir introduire dans le langage de la coopération internationale la catégorie de l'amour, déclinée en gratuité, égalité dans le traitement, solidarité, culture du don, fraternité, miséricorde? En effet, ces mots expriment le contenu pratique du terme «humanitaires», tellement employé dans l'activité internationale. Aimer ses frères et le faire en premier, sans attendre d'être payé en retour: c'est un principe évangélique qui trouve écho dans de nombreuses cultures et religions et qui devient un principe d'humanité dans le langage des relations internationales. Il est souhaitable que la diplomatie et les institutions multilatérales alimentent et organisent cette capacité d'aimer, parce que c'est la voie maîtresse qui garantit non seulement la sécurité alimentaire mais la sécurité humaine dans sa totalité. Nous ne pouvons pas œuvrer uniquement si les autres le font, ni nous limiter à avoir pitié, parce que la pitié s'arrête aux aides d'urgence, tandis que l'amour inspire la justice et est

essentielle pour réaliser un ordre social juste entre des réalités différentes qui veulent courir le risque d'une reconquête réciproque. Aimer veut dire contribuer afin que tous les pays augmentent leur production et arrivent à l'autosuffisance alimentaire. Aimer se traduit dans le fait d'imaginer de nouveaux modèles de développement et de consommation, et dans l'adoption de politiques qui n'aggravent pas la situation des populations les moins développées ou leur dépendance extérieure. Aimer signifie ne pas continuer à diviser la famille humaine entre ceux qui ont le superflu et ceux qui manquent du nécessaire.

L'effort de la diplomatie nous a montré, y compris lors d'événements récents, qu'arrêter le recours aux armes de destruction de masse est possible. Nous sommes tous conscients de la capacité de destruction de ces instruments. Mais sommes-nous tous aussi conscients des effets de la pauvreté et de l'exclusion? Comment arrêter des personnes disposées à tout risquer, des générations entières qui peuvent disparaître parce qu'elles manquent du pain quotidien ou qu'elles sont victimes de violence ou des changements climatiques? Elles se dirigent là où elles voient une lumière ou perçoivent une espérance de vie. Elles ne pourront pas être arrêtées par des barrières physiques, économiques, législatives ou idéologiques: seule une application cohérente du principe d'humanité pourra le faire. Mais, au contraire, l'aide publique au développement diminue et les institutions multilatérales sont limitées dans leur activité, tandis que l'on a recours à des accords bilatéraux qui subordonnent la coopération au respect d'agendas et d'alliances particulières ou, plus simplement, à une tranquillité momentanée. En revanche, la gestion de la mobilité humaine requiert une action intergouvernementale coordonnée et systématique, conduite selon les normes internationales existantes et imprégnée d'amour et d'intelligence.

Notre objectif est une rencontre entre les peuples qui enrichisse tout le monde et qui génère l'union et le dialogue, et non l'exclusion et la vulnérabilité.

Permettez-moi ici de me relier au débat sur la vulnérabilité qui, au niveau international, divise lorsque l'on parle des migrants. Vulnérable est celui qui est en situation d'infériorité et qui ne peut se défendre, qui n'a pas les moyens, et qui vit donc une exclusion. Et cela parce qu'il est contraint par la violence, par des situations naturelles ou, pire encore, par l'indifférence, par l'intolérance et même par la haine. Devant cette situation, il est juste d'identifier les causes, par agir avec la compétence nécessaire. Mais il n'est pas acceptable que, pour éviter de s'engager, on se retranche derrière des sophismes linguistiques qui ne font pas honneur à la diplomatie, mais la réduisent, d'un «art du possible» à un exercice stérile pour justifier les egoïsmes et l'inactivité.

Il est souhaitable que l'on tienne compte de tout cela dans l'élaboration du *Pacte mondial pour une migration*

sûre, régulière et ordonnée, en cours en ce moment au sein des Nations unies.

4. Prêtons attention au cri de tant de nos frères marginalisés et exclus: «J'ai faim, je suis étranger, nu, malade, enfermé dans un camp de réfugiés». C'est une question de justice, non une supplique ou un appel d'urgence. Un dialogue ample et sincère est nécessaire à tous les niveaux pour qu'apparaissent les meilleures solutions et que mûrisse une nouvelle relation entre les différents acteurs de la scène internationale, faite de responsabilité réciproque, de solidarité et de communion.

Le joug de la misère, engendré par les déplacements souvent tragiques des migrants, peut être ôté grâce à

efficace et prometteuse la faim et la misère structurelle. Mais si l'objectif est de favoriser une agriculture qui produise en fonction des exigences effectives d'un pays, alors il n'est pas licite de soustraire les terres cultivables à la population, en laissant le *land grabbing* (l'accaparement des terres) continuer à faire des profits, peut-être avec la complicité de ceux qui sont appelés à veiller à l'intérêt du peuple. Il faut éloigner les tentations d'agir au profit de groupes restreints de la population, ainsi que d'utiliser les apports extérieurs de manière inadaptée, en favorisant la corruption, ou en l'absence de légalité.

L'Eglise catholique, avec ses institutions, ayant une connaissance directe

En mémoire du petit Aylan



Une halte devant la sculpture qui rappelle la mort tragique d'Aylan Kurdi, l'enfant syrien retrouvé échoué, le 2 septembre 2015, sur une plage en Turquie après le naufrage du canot sur lequel sa famille, avec d'autres migrants, poursuivait l'espérance d'une vie meilleure. C'est par ce geste significatif qu'a commencé, le lundi 16 octobre à Rome, la visite de François à l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), à l'occasion de la journée mondiale de l'alimentation. La sculpture, œuvre de l'artiste italien de la région de Trente, Luigi Prevvedi, représente un ange qui pleure auprès du corps sans vie du petit garçon, et a été offerte par le Pape pour souligner le thème de la journée: «Changeons l'avenir des migrations».

une prévention faite de projets de développement qui créent du travail et une capacité de réponse aux crises climatiques et environnementales. La prévention coûte bien moins que les effets provoqués par la dégradation des terrains ou par la pollution des eaux, des effets qui frappent les zones névralgiques de la planète où la pauvreté est la seule loi, les maladies sont en augmentation et l'espérance de vie diminue.

Les initiatives mises en œuvre sont nombreuses et louables. Cependant, elles ne suffisent pas; il est nécessaire et urgent de continuer à faire des efforts et à financer des programmes pour affronter de manière encore plus

concrète des situations à affronter et des besoins à combler, veur participer directement à cet effort en vertu de sa mission qui la pousse à aimer tout le monde et qui l'oblige aussi à rappeler à ceux qui ont des responsabilités nationales et internationales, leur devoir plus large de partager les nécessités des autes.

Je désire que chacun découvre, dans le silence de sa foi ou de ses convictions, les motivations, les principes et les apports, pour donner à la FAO et aux autres institutions intergouvernementales le courage de s'améliorer et de persévérer pour le bien de la famille humaine.

Merci!

Migrants et développement

240 millions de migrants, 740 millions de déplacés internes, 815 millions de personnes qui souffrent de la faim. «Des chiffres sans précédent dans l'histoire de l'humanité», a souligné le directeur général de la FAO, dans l'intervention d'ouverture des travaux de la journée mondiale de l'alimentation. La portée de cette tragédie, a-t-il ajouté, représente «un défi auquel nous sommes appelés à répondre de manière ordonnée et juste». José Graziano da Silva a ensuite illustré le thème de la journée, en expliquant qu'elle est consacrée à la relation entre migrants et développement rural.

«Pour sauver les vies – a-t-il dit – il faut reconstruire ce qui est autour



des personnes, pour une vie plus digne et pour renforcer la résilience des communautés rurales». Et il a souligné que l'engagement des gouvernements dans ce sens est encore insuffisant: «Plus de solidarité et de détermination sont nécessaires».

Message du Pape pour le centenaire de l'institut pontifical oriental

A l'écoute des chrétiens victimes des guerres et des persécutions

Face à la situation des chrétiens orientaux qui subissent les conséquences de guerres, du terrorisme et des persécutions, l'institut pontifical oriental est appelé à se placer «dans une écoute orante» pour «rechercher de nouvelles voies à parcourir». C'est ce qu'écrivit le Pape François dans le message envoyé à l'occasion du centenaire de l'institut fondé par Benoît XV en 1917.



A mon vénéré frère
le cardinal LEONARDO SANDRI,
grand chancelier de l'institut
pontifical oriental

A l'occasion du 100^e anniversaire de la fondation de l'institut pontifical oriental, quelques mois après la fondation également centenaire de l'institution de la Congrégation pour l'Eglise orientale (cf. Benoît XV, Motu Proprio *Dei Providentis*, 1^{er} mai 1917), j'ai le plaisir de vous adresser,

vénéré frère, ainsi qu'à toute la communauté académique, mes salutations cordiales.

En anticipant de presque un demi-siècle le décret conciliaire *Orientalium Ecclesiarum*, mon vénéré prédécesseur voulut attirer l'attention sur l'extraordinaire richesse des Eglises orientales en fondant, précisément ici, à Rome, le 15 octobre 1917, l'Institut pontifical oriental. Même au cœur de l'agitation du premier conflit mondial, le Pape sut réserver aux Eglises d'Orient une attention spéciale.

Pour cette fondation, Benoît XV se référa à l'ouverture à l'Orient commencée lors du congrès eucharistique de Jérusalem de 1893, avec le vœu de créer un centre d'études qui devait être – comme il l'a ensuite affirmé dans le document fondateur – «un siège approprié d'études supérieures sur les questions orientales», destiné à former «également les prêtres latins qui voudront exercer le ministère sacré auprès des orientaux». Dès le début, on voulait que «ce centre d'études [soit] ouvert également aux orientaux, qu'ils soient unis ou qu'ils soient ceux que l'on appelle orthodoxes», de sorte que «[progresser] en même temps, et dans une égale mesure, l'exposition de la doctrine catholique et de la doctrine orthodoxe» (Benoît XV, Motu Proprio *Orientalis catholici*, 15 octobre 1917: *AAS* 9 [1917], 532). Avec

cette dernière précision, le fondateur plaçait la nouvelle institution dans un horizon que nous pouvons qualifier aujourd'hui d'éminemment œcuménique.

Pour résoudre les problèmes initiaux de l'institut, Pie XI, accueillant la suggestion du premier président, le bienheureux Ildefonso Schuster, décida en 1922 de le confier à la Compagnie de Jésus (Lett. *Decessor Noster*, 14 septembre 1922: *AAS* 14 [1922], 545-546), puis il assigna à l'institut, près de la basilique Sainte-Marie-Majeure, un siège propre, qui ouvrit ses portes le 14 novembre 1926.

En 1928, avec l'encyclique *Rerum Orientalium* sur la promotion des études orientales, le Pape invitait chaleureusement les évêques à envoyer des étudiants à l'institut oriental, afin de garantir dans chaque séminaire la présence d'un enseignant capable de transmettre au moins certains éléments d'études orientales (cf. *AAS* 20 [1928], 283-284). Cette encyclique fut suivie, moins d'un mois plus tard, du Motu Proprio *Quod maxime*, par lequel les instituts biblique et oriental étaient associés à l'université grégorienne (cf. *AAS* 20 [1928], 310). L'année suivante, Pie XI procédait à la fondation, à côté de l'institut oriental, du collège *Russicum*, dont il confiait également la direction à la compagnie de Jésus (cf. Const. ap. *Quam curam*, 15 août 1929: *AAS* 22 [1930], 146-148).

Depuis lors, la plus grande nouveauté a été, en 1971, la fondation de la faculté de droit canonique orientale, jusqu'ici la seule existante (cf. Congr. pour l'éduc. cath., décr. *Canonicae Orientalium*, 7 juillet 1971: *AAS* 63 [1971], 791-792), à côté de celle qui s'identifiait à l'institut et qui, à partir de ce moment, fut désignée comme faculté de sciences ecclésiastiques orientales, organisée en trois sections: théologique-patristique, liturgique et historique.

Une autre nouveauté importante fut ensuite le transfert – qui eut lieu en 1993 – du titre de grand chancelier de l'institut oriental par le préfet de la Congrégation pour l'éducation catholique au préfet de la Congrégation pour les Eglises orientales. Ainsi, restant ferme la compétence proprement académique sur l'institut exercée par la Congrégation pour l'éducation catholique, les deux institutions «orientales», par ailleurs nées la même année, étaient appelées à «promouvoir une plus étroite collaboration et unité d'intentions» au service de l'Orient chrétien (Rescrit de la secrétairerie d'Etat, 31 mai 1993).



Au cours de sa visite à l'institut pontifical oriental, le Pape François a béni un cyprès planté dans le jardin

Ce regard sur l'histoire nous conduit à nous interroger sur la mission que devra accomplir cet institut à l'avenir.

Si, à ses débuts, un certain conflit entre l'étude et la pastorale fut perçu, aujourd'hui, nous devons reconnaître que cette antinomie n'existe pas. Il ne s'agit pas de dire «aut... aut», mais «et... et». J'invite donc les enseignants à mettre à la première place de leurs engagements la recherche scientifique, à l'exemple de leurs prédécesseurs, qui se sont distingués dans la production de contributions prestigieuses, de monographies érudites, d'éditions soignées des sources liturgiques, spirituelles, archéologiques et canoniques, et même d'audacieuses œuvres collectives, comme la publication des Actes du *Concilium Florentinum* et l'édition critique des *Anaphorae Syriacae*. De plus, chacun connaît la contribution que les enseignants de l'institut ont apportée, d'abord à la rédaction des documents conciliaires *Orientalium Ecclesiarum* et *Unitatis redintegratio* (1964), et ensuite à la préparation du *Codex Canonum Ecclesiarum Orientalium* (1990).

D'autre part, les temps que nous vivons et les défis que la guerre et la haine lancent aux racines mêmes de la coexistence pacifique dans les terres martyres d'Orient, voient l'institut encore une fois, exactement comme il y a cent ans, au centre d'un carrefour providentiel.

Tout en maintenant intactes l'attention et l'application à la recherche traditionnelle, je vous invite tous à offrir à ces Eglises et à toute la communauté ecclésiale la capacité d'écoute de la vie et de réflexion théologique pour aider à en soutenir l'existence et le chemin. Un grand nombre des étudiants et des

Audience aux patriarches et archevêques majeurs

Collégialité et primat

Les patriarches et les archevêques majeurs qui ont participé à la plénière de la Congrégation pour les Eglises orientales ont été reçus par le Pape dans la matinée du lundi 9 octobre. Ce fut une rencontre d'écoute et de partage – comme c'est le cas d'ordinaire lors des visites «ad limina» – à laquelle ont participé également les cardinaux Leonardo Sandri, préfet du dicastère, et Pietro Parolin, secrétaire d'Etat. Nous publions ci-dessous le discours du Pape.

Vénérés et chers frères,

Je suis heureux d'être avec vous, pères et chefs des Eglises orientales catholiques, pour partager les joies et les douleurs des fidèles confiés à vos soins pastoraux.

La sollicitude pour toutes les Eglises se manifeste également à travers la communion hiérarchique avec l'Evêque de Rome, Successeur de saint Pierre. Etre Evêque de Rome est précisément le fondement du ministère pétrinien, qui est service de présidence à la charité et dans la charité (cf. Ign. Ant., Lett. aux Rom., préambule).

Je suis convaincu que l'on doit donner un élan et valoriser dans l'Eglise le lien qui relie la collégialité au primat pétrinien, pour exercer un «primat diaco-

nal», celui du *Servus servorum Dei*.

Parmi les devoirs du Successeur de Pierre, comme cela fut le cas pour l'élection de l'apôtre Matthias (cf. Ac 1, 15-26), figure celui d'assurer de bons évêques aux Eglises particulières présentes dans le monde. A vous et à vos synodes, je demande de collaborer à ce service si important, pour identifier des hommes adaptés à ce ministère.

A présent, je vous laisse la parole, et je chercherai à répondre à vos questions.



Messe à Sainte-Marie-Majeure

Apprenons à frapper au cœur de Dieu

Pour prier est nécessaire «le courage de la foi: avoir confiance que le Seigneur nous écoute». C'est ce qu'a rappelé le Pape François dans l'homélie de la Messe célébrée dans la matinée du jeudi 12 octobre, à Sainte-Marie-Majeure, à l'occasion du centenaire de la Congrégation pour les Eglises orientales et de l'institut pontifical oriental.

Chers frères et sœurs,

Remercions aujourd'hui le Seigneur pour la fondation de la Congrégation pour les Eglises orientales et de l'institut pontifical oriental, par le Pape Benoît XV, qui eut lieu il y a cent ans, en 1917. À l'époque, la Première guerre mondiale faisait rage; aujourd'hui – comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire – nous vivons une autre guerre mondiale, même si c'est par morceaux. Et nous voyons un grand nombre de nos frères et

sœurs chrétiens des Eglises orientales faire l'expérience de persécutions dramatiques et d'une diaspora toujours plus inquiétante. Cela fait naître beaucoup de questions, beaucoup de «pourquoi», qui ressemblent à ceux de la première Lecture du jour, tirée du Livre de Malachie (3, 13-20a).

Le Seigneur se lamente sur son peuple et dit: «Vos paroles sont dures à mon égard, dit Yahvé. Pourtant vous dites: Que nous sommes-nous dit contre toi? Vous dites: C'est vanité de servir Dieu, et que gagnons-nous à avoir gardé ses observances et marché dans le deuil devant Yahvé Sabaoth? Maintenant nous en sommes à déclarer heureux les arrogants: ils prospèrent, ceux qui font le mal; ils mettent Dieu à l'épreuve et ils s'en tirent!» (vv. 13-15).

Combien de fois nous aussi, nous faisons cette expérience, et combien



de fois nous l'écoutons dans les confidences et dans les confessions des personnes qui nous ouvrent leur cœur. Nous voyons les mauvais, ceux qui sans scrupules s'occupent de leurs propres intérêts, écrasent les autres, et il semble que tout va bien pour eux: ils obtiennent ce qu'ils veulent et ne pensent qu'à profiter de la vie. D'où la question: «Pourquoi, Seigneur?».

Ces «pourquoi?», qui reviennent également dans l'Écriture Sainte, nous nous les posons tous. Et la Parole de Dieu leur répond. On lit précisément dans ce passage du pro-

phète Malachie: «Yahvé prêta attention et entendit: un livre aide-mémoire fut écrit devant lui en faveur de ceux qui craignent Yahvé et qui pensent à son Nom» (v. 16). Donc, Dieu n'oublie pas ses enfants, sa mémoire est pour les justes, pour ceux qui souffrent, qui sont opprimés et qui demandent «pourquoi?», et pourtant, ne cessent de faire confiance au Seigneur.

Combien de fois la Vierge Marie, sur son chemin, s'est demandé «pourquoi?»; mais dans son cœur, où elle méditait toute chose, la grâce de Dieu faisait resplendir la foi et l'espérance.

Et il existe une façon de toucher la mémoire de Dieu: notre prière, comme nous enseigne le passage évangélique que nous avons écouté (cf. Lc 11, 5-13).

Quand on prie, il faut le courage de la foi: avoir confiance que le Seigneur nous écoute, le courage de frapper à la porte. Le Seigneur le dit: «Car quiconque demande reçoit; qui cherche trouve; et à qui frappe on ouvrira» (v. 10). Et pour cela, il faut du courage.

Mais je me demande: notre prière est-elle vraiment ainsi? Nous touche-t-elle véritablement, touche-t-elle notre cœur et notre vie? Savons-nous frapper au cœur de Dieu? A la fin du passage évangélique (cf. vv. 11-13), Jésus dit: Quel père parmi vous, si son fils lui demande un poisson, lui donnera un serpent? Ou lui donnera un scorpion s'il demande un œuf? Si vous êtes pères, vous ferez le bien de vos enfants. Et il continue: si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est au ciel... Et nous attendons qu'il poursuive en disant: il vous donnera de bonnes choses à vous. Et pourtant non, il ne dit pas cela! Il dit: il donnera l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent. C'est précisément cela le don, c'est le «plus» de Dieu. Ce que le Seigneur, le Père nous donne en plus est l'Esprit: voici le véritable don du Père. A travers la prière, l'homme frappe à la porte de Dieu pour demander une grâce. Et lui, qui est père, me donne cela et davantage: le don, l'Esprit Saint.

Frères et sœurs, apprenons à frapper au cœur de Dieu! Et apprenons à le faire courageusement. Que cette prière courageuse inspire et nourrisse aussi votre service dans l'Eglise. Ainsi, votre engagement portera «du fruit en son temps» et vous serez comme un arbre dont «jamais son feuillage ne sèche» (cf. Ps 1, 3).

Le cardinal Sandri évoque le centenaire de la Congrégation pour les Eglises orientales

La coexistence avec l'islam

NICOLA GORI

La Congrégation pour les Eglises orientales fête ses cent ans. Un siècle s'est en effet écoulé depuis que Benoît XV institua le dicastère dédié aux communautés chrétiennes d'Orient. Le temps n'a certes pas atténué les finalités pour lesquelles elle a été fondée: témoigner de l'unité de l'Eglise et manifester la proximité et le soin du Pape et du Saint-Siège pour les chrétiens de tout rite et tradition. Le cardinal Leonardo Sandri en a parlé à L'Osservatore Romano la veille de la visite que le Pape François a accomplie, le jeudi 12 octobre, à l'institut pontifical oriental, avant de célébrer la Messe à Sainte-Marie-Majeure pour la communauté de la Congrégation.

Les motivations qui poussèrent Benoît XV à instituer la Congrégation pour les Eglises orientales sont-elles encore actuelles?

Je voudrais avant tout revenir sur le contexte historique dans lequel cette décision fut prise: nous étions en plein milieu du premier conflit mondial, et cet été a été commémoré précisément le centième anniversaire de l'appel que Benoît XV adressa aux nations en guerre pour mettre un terme à ce qui fut défini, à travers un terme qui passa ensuite à l'histoire, comme le «massacre inutile». A partir de ces événements, de nombreux équilibres changèrent en Europe, je pense à la Russie, mais également au Moyen-Orient lui-même, avec la chute de l'empire ottoman, qui allait suivre sous peu, et qui, jusqu'alors, avait maintenu une certaine suprématie dans toutes les régions où sont si-

tuées une grande partie de nos Eglises orientales. Il est triste de devoir constater qu'après cent ans, le contexte mondial ne s'est certainement pas amélioré, et que nous nous trouvons face à ce que le Pape François a défini comme «une guerre mondiale par morceaux». Il y a plus de vingt-cinq ans, avec la chute, après le mur de Berlin, des régimes communistes athées à l'est de l'Europe, les Eglises grecques-catholiques – je pense à l'Eglise ukrainienne et à l'Eglise roumaine – sortirent des catacombes et du martyre et la liberté retrouvée fit prendre conscience également à l'Occident de la présence de ces frères et sœurs frappés par la persécution. De la même manière, au cours des dernières années, les tristes événements en Syrie et en Irak ont porté à l'attention du monde la présence des chrétiens, qui sont des citoyens natifs de ces pays depuis deux millénaires. Ces processus de prise de conscience, que l'histoire nous impose de faire apparaître, peuvent nous aider à comprendre le même chemin au sein de l'Eglise catholique, qui est «unie, mais plurielle». De même que Pie IX voulut créer une section pour les affaires orientales au sein de la Congrégation De Propaganda Fide, ainsi, Benoît XV voulut accomplir un geste qui manifeste de façon plus claire la sollicitude du Siège apostolique à l'égard des chrétiens orientaux, en réservant à la personne même du Pape le soin de leurs intérêts.

Benoît XV s'engagea donc en personne pour le nouveau dicastère?

Si nous pensons à la certaine surprise qu'a suscitée, il y a quelques

mois, la décision du Pape François de se réserver la responsabilité directe de la section des migrants du nouveau dicastère pour la promotion du développement humain, nous comprenons alors qu'à certains moments historiques, les choix des Papes revêtent une valeur symbolique pour souligner l'importance d'une réalité au sein de l'Eglise. Dans le cas des orientaux, les Papes ont été «préfets du dicastère» jusqu'à la réforme de la Curie voulue par Paul VI, et les cardinaux étaient nommés avec le titre de «secrétaires». Dans le même temps, le chemin de prise de conscience a encore mûri: il y a eu le concile œcuménique Vatican II, avec le document spécifique *Orientalium Ecclesiarum*, et le début des travaux pour la rédaction du Code des canons des Eglises orientales, ensuite complété et promulgué en 1990 par Jean-Paul II. Et on est passé également d'un niveau de perception nominal à un niveau «pluriel»: Congrégation pour «les Eglises orientales». De nos jours comme alors, dans un esprit de profonde communion, nous devrions nous réjouir d'une affirmation faite dans l'acte de fondation, qui demeure actuelle aujourd'hui encore: «Cette initiative démontrera clairement que dans l'Eglise de Jésus Christ – qui n'est ni latine, ni grecque, ni slave mais catholique – il n'existe aucune discrimination entre ses fils et que tous, latins, grecs, slaves et d'autre nationalité, ont la même importance devant ce Siège apostolique».

Le centenaire est une occasion de réfléchir sur la présence de l'Eglise dans

Centenaire de l'institut pontifical oriental

SUITE DE LA PAGE 10

professeurs ressentent ce moment important de l'histoire. Cet institut, grâce à la recherche, à l'enseignement et au témoignage, a la tâche d'aider nos frères et sœurs à renforcer et à consolider leur foi devant les terribles défis qu'ils doivent affronter. Il est appelé à être le lieu propice pour favoriser la formation d'hommes et de femmes, séminaristes, prêtres et laïcs, en mesure de rendre compte de l'espérance qui les anime et les soutient (cf. 1 P 3, 15) et capables de collaborer à la mission réconciliatrice du Christ (cf. 2 Co 5, 18).

J'exhorte les enseignants à demeurer ouverts à toutes les Eglises orientales, considérées non seulement dans leur ancienne configuration, mais également dans leur actuelle diffusion et dispersion géographique parfois tourmentée. De plus, en ce qui concerne les vénérables Eglises orientales, avec lesquelles nous sommes encore en chemin vers la pleine communion et qui poursuivent leur chemin de façon autonome, l'institut pontifical oriental a une mission œcumé-

nique à accomplir, à travers le soin des relations fraternelles, l'étude approfondie des questions qui semblent encore nous diviser et la collaboration effective sur des thèmes d'importance fondamentale, en attendant que, quand le voudra le Seigneur et de la manière que lui seul connaît, «tous soient un» (Jn 17, 21). A cet égard, la présence croissante d'étudiants appartenant aux Eglises orientales non-catholiques confirme la confiance que celles-ci placent dans l'institut oriental.

D'autre part, la tâche de l'institut est également de faire connaître les trésors des riches traditions des Eglises orientales au monde occidental, de sorte que celles-ci soient compréhensibles et puissent être assimilées.

Constatant que de nombreux étudiants des divers collèges orientaux de Rome fréquentent des universités dans lesquelles ils reçoivent une formation qui n'est pas toujours pleinement en harmonie avec leurs traditions, j'invite à réfléchir sur ce qui pourrait être fait pour combler cette lacune.

Avec l'écroulement des régimes totalitaires et des diverses dictatures, qui, dans certains pays, a malheureusement créé des conditions favorables à la diffusion du terrorisme international, les chrétiens des Eglises orientales font l'expérience du drame des persécutions et d'une diaspora toujours plus préoccupante. Personne ne peut fermer les yeux sur ces situations. En tant que portion de «l'Eglise en sortie» (cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, nn. 20-24), l'institut oriental est appelé à se placer dans une attitude d'écoute orante, pour percevoir ce que le Seigneur veut en ce moment précis et, en cohérence avec le *magis* ignacien, chercher de nouvelles voies à parcourir. Il s'agira, par exemple, d'encourager les futurs pasteurs à insuffler à leurs fidèles orientaux, où qu'ils se trouvent, un amour profond pour leurs traditions et



Benoît XV

leur rite d'appartenance; et, en même temps, de sensibiliser les évêques des diocèses latins à prendre en charge les fidèles orientaux géographiquement déplacés et privés de leur hiérarchie, en assurant aux personnes et aux familles une assistance spirituelle et humaine adéquate.

J'adresse à la Compagnie de Jésus une invitation chaleureuse à mettre en œuvre, avec les moyens nécessaires aujourd'hui, ce que Pie XI prescrivait déjà en 1928 à propos du Consortium grégorien, destiné à favoriser, avec une remarquable économie d'hommes et de moyens, une plus grande unité d'intentions. A côté de la *missio* mise en œuvre, respectivement par l'université grégorienne et par l'institut biblique, il existe celle, non moins importante de l'institut oriental. Il est donc urgent de garantir à cette institution un noyau stable de formateurs jésuites, auxquels d'autres pourront se joindre de manière louable. S'inspirant de la pédagogie ignacienne et s'appuyant sur un discernement communautaire fécond, les membres de la communauté, aussi bien religieuse qu'académique, sauront trouver les formes les plus adaptées pour initier à la discipline austère de la recherche et aux exigences de la pastorale ceux que les Eglises voudront leur confier.

En m'unissant à l'action de grâce envers Dieu pour le travail accompli au cours de ces 100 ans, j'espère que l'institut pontifical oriental poursuivra sa mission avec un élan renouvelé, en étudiant et diffusant avec amour et honnêteté intellectuelle, avec une rigueur scientifique et une perspective pastorale, les traditions des Eglises orientales dans leur diversité liturgique, théologique, artistique et canoniste, répondant toujours mieux aux attentes du monde d'aujourd'hui pour créer un avenir de réconciliation et de paix. Avec ces vœux, je vous donne de tout cœur, vénéré frère, ainsi qu'à toute la communauté de cet institut, une bénédiction apostolique particulière.

Du Vatican, le 12 octobre 2017

Franciskus

Entretien avec le cardinal Sandri

SUITE DE LA PAGE 11

les pays à majorité musulmane. Quels potentiels et quelles difficultés existe-t-il?

Je voudrais partir d'une image très forte et belle. Quand l'on va au Liban et que l'on loge à la nonciature apostolique à Harissa, on se trouve à côté du célèbre sanctuaire marial, qui conserve l'une des grandes statues de la Mère de Dieu qui, présentes un peu partout sur le territoire national, veillent pour ainsi dire sur le pays des cèdres. Et bien, à toutes les périodes de l'année, mais particulièrement dans les périodes traditionnellement consacrées à la dévotion mariale, parmi les centaines de pèlerins, dont un grand nombre sont des jeunes, se trouvent également de nombreux musulmans, sunnites et chiites, et parfois pas même libanais. Certes, ils viennent dans un état d'esprit particulier, mais il est significatif de signaler ce fait pour démentir une image uniquement négative de la coexistence islamo-chrétienne. Au Liban est même célébrée avec une attention particulière la fête de l'Annonciation, et c'est une occasion d'échange culturel entre chrétiens et musulmans.

La même chose a-t-elle lieu dans les autres pays du Moyen-Orient?

Personnellement, je me souviens de certaines visites à Kirkouk, en Irak, avant l'avènement de Daesh, où j'ai été accueilli dans la mosquée par tous les référents religieux musulmans – sunnites, chiites, kurdes – locaux ou encore à Bagdad où, en décembre 2012 lors de la cérémonie de reconsécration de la cathédrale syro-catholique profanée le 31 décembre 2010 avec le meurtre d'environ soixante prêtres et fidèles, étaient présents des chefs musulmans sunnites et chiites. Ou encore au Kazakhstan, pays à 70% musulman, où j'ai été accueilli dans l'une des grandes mosquées au cours de ma visite de septembre 2013, toujours avec cordialité et amitié. En disant cela, je ne veux pas nier les difficultés et les violences, en particulier de ces dernières années; mais il faut rapporter aussi bien les nouvelles douloureuses que celles qui donnent espoir. Du reste, la violence de certains fanatiques et fondamentalistes a secoué le monde islamique et a commencé à soulever chez certaines personnes, au niveau personnel ou institutionnel, un certain nombre de questions, propices à un chemin de conscience renouvelée. Un signe est sans aucun doute la conféren-

ce internationale organisée par l'université Al-Azhar avec la présence du Pape François. Dans tous les cas, le fruit de ces journées de rencontre est l'affirmation du concept de «citoyenneté» pour tous les habitants des pays musulmans, ce qui est révolutionnaire si l'on pense au concept de «dhimmitude» normalement pratiquée et tirée des sources islamiques. Dans ce contexte, même parmi les difficultés et certains épisodes véritablement douloureux qui ne s'arrêtent pas, la présence des Eglises orientales se poursuit, en parcourant principalement deux voies: l'éducation et la charité. Les écoles catholiques sont, grâce à Dieu, encore un point de référence faisant autorité, fréquentée par de très nombreux fidèles musulmans, où existe la possibilité d'une éducation qui promeut la dignité inviolable de la personne humaine. Au niveau universitaire, je donne l'exemple de la Bethlehem university, en Palestine, ou le parcours de structuration de l'université de Madaba, en Jordanie, toutes deux ayant besoin de soutien notamment économique pour affronter le défi quotidien mais chargé d'avenir pour la coexistence pacifique des populations locales. Parmi les difficultés, outre les épisodes d'intolérance que j'ai évoqués, je pense qu'il est nécessaire d'insister sur deux fronts: la révision des programmes scolaires, qui sont parfois marqués par une vision idéologique et peu scientifique dans l'enseignement par exemple de l'histoire des peuples et des nations du Proche et Moyen-Orient, et l'affirmation du principe de liberté religieuse comme étant décisif pour la civilisation humaine contemporaine.

Quelle est aujourd'hui la mission de l'IPO?

Ce que Pie XI écrivait en 1927 dans l'encyclique *Reverum Orientalium* demeure valable mais encore inachevé: que parmi les enfants de l'Eglise latine également figurent des prêtres étudiants préparés dans les disciplines orientales. Si cela semblait alors adressé à la mission, aujourd'hui plus que jamais cela devient une obligation en fonction de l'accueil de fidèles et de communautés orientales en Europe et dans le monde. Nos frères et sœurs orientaux, en effet, ne sont plus des «amis lointains», mais toujours plus souvent des voisins et des habitants de nos terres mêmes, et se connaît pas à travers un approfondissement sérieux et scientifique du patrimoine dont ils sont porteurs.

Messes à Sainte-Marthe



Jeudi
5 octobre

La nostalgie des racines

Se mettre «en chemin pour retrouver ses propres racines» et trouver dans celles-ci «la force d'aller de l'avant». Tel est l'itinéraire humain et spirituel suggéré par le Pape. Un parcours important, inélectable, car «un peuple sans racines est malade» et «une personne sans racines est malade». L'inspiration pour sa réflexion est venue de la première lecture du jour (Néhémie, 8,1-4-5-6-7-12) dans laquelle on parle d'une «grande assemblée liturgique» qui, après l'exil, voit tout le peuple d'Israël «rassemblé dans le temple». François s'est arrêté pour réfléchir sur la tristesse du peuple d'Israël qui avait «nostalgie de sa ville et qui pleurerait». En pensant à cette situation, il a suggéré un parallèle avec la «nostalgie des migrants, la nostalgie de ceux qui sont loin de leur patrie et qui veulent repartir». Et il a également rappelé le chant populaire génois «Ma se ghe pensu», entendu au cours de sa récente visite dans le chef-lieu ligurie: un hommage à «tous les migrants qui voulaient être là, à la Messe du Pape, mais qui étaient loin, dans la nostalgie». Ce fut ainsi que Néhémie se prodigua pour reconduire son peuple «dans sa ville». Et «le voyage commença». Un voyage qui aura pour objectif «de retrouver la ville et de re-construire la ville». Ce n'était pas simple: «Il de-

vait convaincre beaucoup de gens, apporter les choses pour construire la ville, les murs, le temple, mais c'était surtout un voyage pour retrouver les racines du peuple». Le peuple, en effet, après tant d'années «n'avait pas perdu ses racines, mais elles s'étaient dissipées». Il fallait «reprendre les racines», c'est-à-dire «l'appartenance à un peuple». Du reste, «sans les racines on ne peut pas vivre: un peuple sans racines ou qui abandonne ses racines, est un peuple malade». De la même manière, «une personne sans racines, qui a oublié ses propres racines, est malade». Il faut donc «redécouvrir ses propres racines et prendre de la force pour aller de l'avant, de la force pour donner du fruit et, comme dit le poète, «la force pour fleurir, car ce qui est fleuri dans un arbre provient de ce qu'il a d'enterré»». Il faut cependant considérer que «sur ce chemin, il y a eu de nombreuses résistances» et que beaucoup d'années se sont écoulées avant que le peuple ne puisse arriver à l'assemblée liturgique décrite dans la lecture. S'il existe, en effet, «la volonté du peuple de trouver ses racines», il y a également «les résistances» de ceux «qui préfèrent l'exil». Un exil qui n'est pas seulement «physique»: il existe aussi «l'exil psychologique: l'auto-exil de la communauté, de la société, ceux qui préfèrent être un peuple déraciné, sans racines». Une condition que l'on retrouve également dans l'homme d'aujourd'hui,



Margrit Prigge
«Sur les bords des fleuves de Babylone»

et qui est une véritable «maladie»: l'auto-exil psychologique, en effet, «fait beaucoup de mal, ôte les racines, nous ôte notre appartenance». Quoi qu'il en soit, le peuple d'Israël alla de l'avant, le temple et les murs furent reconstruits, et le peuple «se rassembla pour rétablir sa propre appartenance, pour rétablir ses racines, c'est-à-dire pour écouter la Loi». «L'homme et la femme qui retrouvent leurs racines, qui sont fidèles à leur appartenance, sont un homme et une femme en joie, de joie et cette joie est leur force. On passe donc «des pleurs de tristesse aux pleurs de joie; des pleurs de faiblesse du fait d'être loin de ses racines, loin de son peuple, aux pleurs d'appartenance: «Je suis à la maison»». Il peut être utile à tous de reprendre le chapitre 8 du livre de Néhémie «et de le lire: il est très beau, ce passage». Et il a conclu: «Demandons cette grâce au Seigneur: de nous mettre en marche pour retrouver nos racines».

Congrégation pour les causes des saints

Promulgation de décrets

Le 9 octobre, le Pape François a reçu en audience le cardinal Angelo Amato, préfet de la Congrégation pour les causes des saints. Au cours de l'audience, le Pape a autorisé la Congrégation à promulguer les décrets concernant:

- le martyr des serviteurs de Dieu Tullio Maruzzo (dans le siècle: Marcel), prêtre profès de l'ordre des frères mineurs, et Luis Obdulio Arroyo Navarro, laïc, du Tiers-Ordre de saint François, tué en haine de la foi le 1^{er} juillet 1981 près de Los Amates (Guatemala);

- les vertus héroïques du serviteur de Dieu Donizetti Tavares de Lima, prêtre diocésain; né le 3 janvier 1882 à Cássia (Brésil) et mort le 16 juin 1961 à Tambaú (Brésil);

- les vertus héroïques du serviteur de Dieu Serafin Kaszuba (dans le siècle: Alojzy Kazimierz), prêtre profès de l'ordre des frères mineurs capucins; né le 17 juin 1910 à Zamarstynów, près de Lviv (actuelle Ukraine) et mort le 20 septembre 1977 à Lviv (Ukraine);

- les vertus héroïques du serviteur de Dieu Magin Morera y Feixas, prêtre profès de la congrégation de la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph; né le 16 novembre 1908 à Sant Matu de Bages

(Espagne) et mort le 28 juin 1984 à Barcelone (Espagne);

- les vertus héroïques de la servante de Dieu María Lorenza Requenses in Longo, fondatrice de l'Hôpital des incurables de Naples et des moniales capucines; née en 1463 environ à Lleida (Espagne) et morte le 21 décembre 1539 à Naples (Italie);

- les vertus héroïques de la servante de Dieu Françoise du Saint-Esprit (dans le siècle: Caroline Baron), fondatrice de l'institut du Tiers-Ordre de saint François de Montpellier; née le 12 décembre 1820 à Mailhac (France) et morte le 28 décembre 1882 à Saint-Chinian (France);

- les vertus héroïques de la servante de Dieu Elizabeth Rose Czacka, fondatrice de la congrégation des sœurs franciscaines servantes de la croix; née le 22 octobre 1876 à Biała Cerkiew (actuelle Ukraine) et morte le 15 mai 1961 à Laski (Pologne);

- les vertus héroïques du serviteur de Dieu Francesco Paolo Gravina, laïc, fondateur de la congrégation des sœurs de la charité de Saint-Vincent; né le 5 février 1800 à Palerme (Italie) et mort le 15 avril 1854 à Palerme (Italie).



Vendredi
6 octobre

La grâce du repentir

Notre «premier nom est «pécheur»». C'est pourquoi «nous demandons au Seigneur la grâce d'avoir honte» devant Dieu tout-puissant qui «nous embrasse» avec toute sa miséricorde. Et «pour demander pardon, la bonne voie nous est indiquée aujourd'hui par le prophète Baruch» En effet, «la première lecture est un acte de repentir», immédiatement fait remarquer le Pape, en se référant précisément au passage du livre de Baruch (1, 15-22). «Le peuple se repent devant le Seigneur et demande pardon pour ses péchés: il se repent

en regardant la gloire du Seigneur et les mauvaises choses qu'il a faites». «Nous sommes tous pécheurs, tous». Au point que «personne ne peut dire: «moi je suis juste» ou «moi je ne suis pas comme celui-ci ou celui-là». Mais reconnaître plutôt que «je suis un pécheur». Et «je dirais que c'est presque le premier nom que nous avons tous: pécheurs». Mais «pourquoi sommes-nous pécheurs? Nous avons désobéi, toujours en rapport avec le Seigneur: il a dit une chose et nous en avons faite une autre. «Il a parlé avec les parents, avec la famille, avec le catéchiste, dans l'église, dans les prédications, il a parlé également à notre cœur: nous entendons la voix du Seigneur» mais «nous n'avons pas écouté cette voix qui nous disait de «marcher selon les décrets» qu'il avait donnés». «Je pense que le prophète nous enseigne comment nous repentir; il nous enseigne quelle est la voie pour demander pardon, la vraie voie». Baruch écrit qu'«avec le péché, tant de maux nous sont tombés dessus»: et cela «parce que le péché détruit, il détruit le cœur, il détruit la vie, il détruit l'âme: il affaiblit, il rend malade». En substance, «le Seigneur nous a parlé», mais «chacun de nous a fait le contraire». «Nous savons que dans notre cœur, il y a souvent des penchants pour les péchés: pour la cupidité, l'envie, la haine, la médisance». Et «nous pensons» précisément à la «médisance: peut-être pas vous – je ne sais pas – mais combien de fois ai-je parlé mal des autres? Combien de fois ai-je médité?». La médisance, en effet, «est un penchant du cœur: détruire la vie des autres». De plus, «nous déchirons nos vêtements quand nous entendons parler des guerres, mais médire est une guerre, c'est une guerre, c'est une guerre du cœur pour détruire l'autre». Et quand «le Seigneur nous dit: «ne médies pas, tais-toi»», au contraire «moi je fais ce que je veux». «Le péché est un rapport de rébellion contre le Seigneur: il est mauvais en soi, mais mauvais contre le Seigneur qui est bon». Alors «si je réfléchis ainsi à mes péchés, au lieu de tomber dans la dépression, je sens ce grand sentiment: la honte, le déshonneur dont parle le prophète Baruch». Parce que «la honte est une grâce: ressentir de la honte devant le Seigneur». D'où la proposition d'un examen de conscience personnel: «Que personne ne réponde mais oui, répondez dans votre cœur: avez-vous ressenti de la honte devant le Seigneur, pour vos péchés? Avez-vous demandé la grâce de la honte, la grâce d'avoir honte devant toi, Seigneur, parce que je t'ai fait cela? Parce que je suis méchant: guéris-moi, Seigneur». Et «que le Seigneur nous guérisse tous», en rappelant que la honte «ouvre la porte à la guérison du Seigneur». Donc, «quand le Seigneur nous voit ainsi», nous devons «avoir honte de ce que nous avons fait et demander humblement pardon: il est le tout-puissant, il efface, nous embrasse, nous caresse et nous pardonne». Mais «pour arriver au pardon, la voie est celle que nous enseigne aujourd'hui le prophète Baruch».

Signature du traité d'interdiction des armes nucléaires

Œuvrer pour le désarmement et la paix

Promouvoir de façon concrète la culture de la vie et de la paix, fondée sur la dignité de l'être humain et sur le primat du droit, à travers un multilatéralisme fondé sur le dialogue et sur la coopération responsable, honnête et cohérente de tous les membres de la communauté des nations. Tel est l'objectif qui anime depuis toujours les initiatives internationales du Saint-Siège. Il s'agit d'un objectif qui, dans certains moments historiques, comme celui actuel, semble très difficile à atteindre. Mais c'est surtout dans les périodes les plus tourmentées, qu'il est nécessaire de répéter la valeur du désarmement comme instrument fondamental pour la coexistence pacifique. A cette fin, le 20 septembre dernier, au palais de verre de New York, le Saint-Siège a signé le traité d'interdiction des armes nucléaires et, dans le même temps, en a remis l'instrument de ratification signé par le Pape François.

La signature et le dépôt de l'instrument de ratification ont été faites, également et au nom de l'Etat de la Cité du Vatican, par S.Exc. Mgr Paul Richard Gallagher, secrétaire pour les relations avec les Etats, au cours de la cérémonie de haut-niveau à l'occasion de l'ouverture à la signature du Traité au siège des Nations unies.

Le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires a été adopté le 7 juillet dernier au terme de la conférence de l'ONU visant à négocier un instrument juridiquement contraignant pour interdire les armes nucléaires. La conférence s'est tenue à New York du 27 au 31 mars et du 15 juin au 7 juillet 2017. A cette occasion, le Pape François a adressé un message aux participants, qui a été lu au début de la rencontre. Dans son message, le Pape, encourageant «à travailler avec détermination afin de promouvoir les conditions nécessaires pour un monde sans armes nucléaires», soulignait que «l'objectif ultime de l'élimination totale des armes nucléaires devient à la fois un défi et un impératif moral et humanitaire».

«La paix et la stabilité internationales – lit-on encore dans le message – ne peuvent être fondées sur un faux sentiment de sécurité, sur la menace d'une destruction réciproque ou d'un anéantissement total, ou sur le seul maintien d'un équilibre des pouvoirs. [...] Une approche concrète devrait promouvoir une réflexion sur une éthique de la paix et de la sécurité coopérative et multilatérale qui va au-delà de la "peur" et de l'"isolacionisme" qui prévalent aujourd'hui dans de nombreux débats. La réalisation d'un monde sans armes nucléaires exige des processus à long terme, fondés sur la conscience que "tout est lié" dans la perspective d'une écologie intégrale (cf. *Laudato si'*, nn. 117, 138). Le destin commun de l'humanité exige de renforcer de façon réaliste le dialogue et de construire et consolider des mécanismes de confiance et de coopération, capables de créer les conditions d'un

monde sans armes nucléaires. L'interdépendance croissante et la mondialisation signifient que, quelle que soit la réponse que nous apportons à la menace des armes nucléaires, celle-ci doit être collective et concertée, basée sur la confiance mutuelle. Cette confiance ne peut être construite qu'à travers un dialogue véritablement tourné vers le bien commun et non vers la protection d'intérêts voilés ou particuliers; ce dialogue devrait inclure le plus d'acteurs possible».

Dans cette perspective, le Pape François souhaitait que «les efforts de cette conférence puissent être fructueux et apporter une contribution efficace à la promotion d'une éthique de la paix et de la sécurité coopérative et multilatérale, dont l'humanité a aujourd'hui grand besoin», rappelant que «dans cet effort, nous devons éviter les formes de récrimination réciproque et de polarisation qui entravent le dialogue au lieu de l'encourager».

Le Traité a été adopté avec 122 voix pour, parmi lesquelles celle du Saint-Siège, l'abstention de Singapour, et la voix contre des Pays-Bas. Aucun des pays détenteurs de l'arme nucléaire n'a participé à la conférence de rédaction du Traité, pas plus que les pays-membres de l'OTAN (à l'exception des Pays-Bas), et une grande partie de ceux bénéficiant de ce que l'on appelle le parapluie nucléaire. Il faut souligner que des armes nucléaires stationnent dans les bases des Etats-Unis situées sur les territoires de certains pays de l'OTAN, comme la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas et la Turquie.

Dans ses aspects les plus importants, le Traité prévoit l'interdiction de: mettre au point, mettre à l'essai, fabriquer, acquérir de quelque autre manière, posséder ou stocker, transférer, accepter, employer, menacer d'employer, autoriser l'implantation, l'installation ou le déploiement d'armes nucléaires ou d'autres dispositifs explosifs. Il est en outre interdit d'aider, d'encourager ou d'inciter quiconque à se livrer à une activité interdite par le Traité. Sur la base de l'accord, chaque Etat devra soumettre au secrétaire général de l'ONU une déclaration sur la possession ou le contrôle, présents ou passés, d'armes ou de tout autre dispositif explosif nucléaire, ou si ceux-ci se trouvent en tout lieu placé sous sa juridiction. Les Etats-parties qui possèdent ou contrôlent des armes ou d'autres dispositifs explosifs nucléaires ou des installations liées à ceux-ci, devront les éliminer, en les reconvertissant et les retirer sans délai du service opérationnel, en opérant avec l'Autorité internationale désignée par le même Traité. Les Etats-parties devront en outre garantir une assistance aux victimes des armes nucléaires présentes sur leur territoire, et prendre des mesures appropriées pour la remise en état des zones contaminées. Les Etats qui ont utilisé ou testé des armes nucléaires ont la responsabilité de fournir une assistance aux Etats touchés. Le



Le 20 septembre dernier, au palais des Nations unies à New York, S.Exc. Mgr Paul Richard Gallagher, secrétaire pour les relations avec les Etats, a signé pour le Saint-Siège, également au nom et pour le compte de l'Etat de la Cité du Vatican, le traité sur l'interdiction des armes nucléaires, adopté le 7 juillet 2017 au terme de la conférence des Nations unies visant à négocier un instrument juridiquement contraignant pour interdire les armes nucléaires. L'acte a eu lieu au cours de la cérémonie de haut-niveau, à l'occasion de l'ouverture à la signature du Traité. Dans le même temps, Mgr Gallagher a remis l'instrument de ratification qui s'y rattache. Conformément à l'article 15, paragraphe 1 du Traité, celui-ci entrera en vigueur pour le Saint-Siège et pour l'Etat de la Cité du Vatican quarante jours après le dépôt du cinquième instrument de ratification, d'acceptation, d'approbation ou d'adhésion.

Traité entrera en vigueur 90 jours après le dépôt du cinquième instrument de ratification.

De nombreuses dispositions du Préambule appellent de façon directe ou indirecte le caractère central de la personne humaine, du paradigme humanitaire et du lien étroit entre le Traité et la paix. Parmi les passages les plus significatifs, il faut signaler: l'engagement à ne jamais plus utiliser les armes nucléaires en aucune circonstance; les conséquences humanitaires catastrophiques de tout recours aux armes nucléaires; les impératifs éthiques du désarmement nucléaire; l'objectif d'un monde exempt d'armes nucléaires et le désarmement nucléaire; la souffrance des victimes et l'impact sur les populations autochtones, les principes du droit humanitaire international; le rôle de la conscience publique; l'importance de la paix et de l'éducation à la paix; la critique des doctrines nucléaires et le gaspillage de ressources humaines et économiques; la valorisation des zones exemptes d'armes nucléaires; le principe de l'utilisation de l'énergie nucléaire à des fins pacifiques.

Comment on l'a dit, le Traité reconnaît l'importance de l'éducation à la paix et au désarmement sous tous ses aspects et de la sensibilisation sur les risques et les conséquences des armes nucléaires pour les générations actuelles et futures. Il s'agit là de passages qui pourraient conduire à des initiatives intéressantes, non seulement dans les domaines éducatifs, mais aussi dans le domaine des médias et de la culture.

Le vote en faveur du Traité manifeste par ailleurs la profonde préoccupation d'une grande partie de la communauté internationale face aux conséquences catastrophiques de toute utilisation d'armes nucléaires qui, à travers le Traité, ne doivent plus être considérées comme un instrument de guerre légitime, mais qui représentent, au contraire, une menace réelle de destruction de la planète. L'objectif principal du Traité est, en effet, celui d'interdire les armes nucléaires de façon formelle, les

insérant dans la même catégorie que d'autres armes de destruction de masse comme les armes chimiques et les armes biologiques, déjà interdites. Ce processus représente, en outre, une étape fondamentale dans le parcours vers un monde exempt d'armes nucléaires, en renforçant les normes juridiques et politiques contre leur possession et leur utilisation, et en faisant progresser le parcours de délégitimation et de stigmatisation de ces dispositifs et de leur utilisation dans les doctrines militaires.

Le Saint-Siège est partie aux principaux traités multilatéraux sur le désarmement et a adhéré à tous les traités multilatéraux sur les armes de destruction de masse: le Traité de non-prolifération des armes nucléaires, le traité d'interdiction complète des essais nucléaires, la Convention sur l'interdiction des armes biologiques, la Convention sur l'interdiction des armes chimiques. Le Traité, ouvert le 20 septembre à la signature, qui interdit les armes nucléaires, servira à combler le vide juridique existant actuellement; ce qui représente une grave anomalie car les armes nucléaires sont les seules armes de destruction de masse non encore interdites par le droit international de façon mondiale et universelle. On sait en outre que, comme le Pape François l'a souligné en s'adressant à la conférence sur l'impact humanitaire des armes nucléaires, dans son message du 7 décembre 2014, «les dépenses consacrées aux armes nucléaires dilapident la richesse des nations. Donner la priorité à ces dépenses est une erreur et un gaspillage des ressources, qui seraient beaucoup mieux investies dans les domaines du développement humain intégral, de l'éducation, de la santé et de la lutte contre l'extrême pauvreté. Lorsque ces ressources sont gaspillées, les pauvres et les faibles qui vivent en marge de la société en paient le prix».

Il est par ailleurs important que la communauté internationale évite une approche myope des problèmes de

Collège épiscopal

Nominations

Le Saint-Père a nommé :

29 septembre

S.Exc. Mgr MICHELE SECCIA: archevêque métropolitain de Lecce (Italie), le transférant du siège épiscopal de Teramo-Atri (Italie).

Né à Barletta, province de Bari et archidiocèse de Trani-Barletta-Bisceglie (Italie), le 6 juin 1951, il a été ordonné prêtre le 26 novembre 1977 pour l'archidiocèse de Trani-Barletta-Bisceglie. Elu au siège de San Severo le 20 juin 1997, il a reçu l'ordination épiscopale le 8 septembre suivant. Le 24 juin 2006, il a été transféré au siège de Teramo-Atri dans les Abruzzes.

le père EGIDIO MIRAGOLI, du clergé du diocèse de Lodi (Italie), jusqu'à présent curé de la paroisse Santa Francesca Cabrini, à Lodi, juge du tribunal ecclésiastique régional lombard et professeur de droit canonique: évêque du diocèse de Mondovì (Italie).

Né à Gradella di Pandino (Italie) le 20 juillet 1955, il a été élève du séminaire diocésain de Lodi. Il a été ordonné prêtre le 23 juin 1979 et incardiné dans le diocèse de Lodi. Depuis 1994, il est curé de la paroisse Santa Francesca Cabrini à Lodi; depuis 2006 doyen pour la ville de Lodi et depuis 2007, juge du tribunal ecclésiastique régional lombard.

le père LUCIANO PAOLUCCI BEDINI, du clergé de l'archidiocèse métropolitain d'Ancone-Osino, jusqu'à présent recteur du séminaire régional pontifical Pio XI, à Ancone (Italie): évêque du diocèse de Gubbio (Italie).

Né à Jesi, dans la province d'Ancone et le diocèse de Jesi (Italie), le 30 août 1968, il a été ordonné prêtre le 30 septembre 1995. Il a été entre

autres vice recteur du séminaire pontifical régional Pio XI d'Ancone de 2004 à 2010, puis recteur à partir de 2010; assistant ecclésiastique de l'AGESCI de 2005 à 2010.

le père DARIUS TRIJONIS, du clergé du diocèse de Telšiai (Lituanie), actuellement administrateur paroissial de la cathédrale de Telšiai: évêque auxiliaire de l'archidiocèse de Vilnius (Lituanie), lui assignant le siège titulaire épiscopal de Fissiana.

Né à Telšiai (Lituanie) le 21 avril 1973, il a été ordonné prêtre le 18 mai 1997 pour le diocèse de Telšiai. En 2008, il a été nommé curé de la Sainte-Famille de Plikai. De 2010 à 2015, il a été sous-secrétaire de la conférence épiscopale de Lituanie. En 2015, il a été nommé administrateur de la cathédrale de Telšiai.

3 octobre

S.Exc. Mgr EDWARD J. WEISENBURGER, jusqu'à présent évêque de Salina (Etats-Unis d'Amérique): évêque de Tucson (Etats-Unis d'Amérique).

Né 23 décembre 1960 à Alton, dans le diocèse de Springfield dans l'Illinois (Etats-Unis d'Amérique), il a été ordonné prêtre le 19 décembre 1987 pour l'archidiocèse d'Oklahoma City. Nommé évêque de Salina (Kansas) le 6 février 2012, il a reçu l'ordination épiscopale le 1^{er} mai suivant.

4 octobre

le père ALDEMIRO SENA DOS SANTOS, jusqu'à présent curé de São Jorge dos Ilhéus et de la cathédrale de São Sebastião (Brésil): évêque de Guarabira (Brésil).

Né le 26 juin 1964 à Ibirataia, diocèse d'Ilhéus, dans l'Etat de Bahia (Brésil), il a reçu l'ordination sacerdotale le 20 décembre 1992 et a été incardiné dans le diocèse d'Ilhéus. Il a été curé de São Francisco de Assis à Ilhéus (2007-2014); représentant du clergé, et membre de la commission du clergé de la région Nordeste 3 de la conférence épiscopale nationale. Il était jusqu'à présent curé de São Jorge dos Ilhéus et de la cathédrale de São Sebastião, économiste diocésain, membre du collège des consultants, administrateur du centre diocésain de pastorale.

6 octobre

le père THANH THAI NGUYEN, du clergé du diocèse de Saint Augustine (Etats-Unis d'Amérique), jusqu'à présent curé de la «Saint Joseph Parish» à Jacksonville (Etats-Unis d'Amérique): évêque auxiliaire d'Orange en Californie (Etats-Unis d'Amérique), lui assignant le siège titulaire épiscopal d'Acalisso.

Né le 7 avril 1953 à Nha Trang, au Vietnam, il est entré dans la Congrégation de Saint-Joseph, dans laquelle

il a prononcé ses vœux solennels le 19 septembre 1990. Il a été ordonné prêtre le 11 mai 1991 pour les missionnaires de La Salette. Avant de devenir curé de Saint Joseph à Jacksonville en 2014, il avait été vicaire, puis curé de la paroisse Christ the King, dans la même ville.

7 octobre

S.Exc. Mgr MAX LEROY MÉSIDOR, jusqu'à présent archevêque de Cap-Haïtien (Haïti): archevêque de Port-au-Prince (Haïti).

Né le 6 janvier 1962 à Saint-Marc, dans le diocèse des Gonaïves (Haïti), il a été ordonné prêtre le 10 janvier 1988 pour le diocèse des Gonaïves. Nommé évêque de Fort-Liberté le 9 juin 2012, il avait reçu l'ordination épiscopale 28 juillet suivant. Promu coadjuteur du siège métropolitain de Cap-Haïtien le 1^{er} novembre 2013, il en était devenu l'archevêque le 15 novembre 2014.

S.Exc. Mgr JOSÉ AUGUSTO TRAQUINA MARIA, jusqu'à présent évêque titulaire de Lugura et auxiliaire du patriarcat latin de Lisbonne (Portugal): évêque de Santarém (Portugal).

Né le 21 janvier 1954 à Alcobaça, dans le patriarcat de Lisbonne (Portugal), il a été ordonné prêtre le 30 juin 1985 pour le clergé du patriarcat de Lisbonne. Le 17 avril 2014, il avait été élu au siège titulaire de Lugura et nommé auxiliaire du patriarcat latin de Lisbonne. Il avait reçu

l'ordination épiscopale le 1^{er} juillet suivant.

Démissions

Le Saint-Père a accepté la démission de:

29 septembre

S.Exc. Mgr DOMENICO D'AMBROSIO, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale de l'archidiocèse de Lecce (Italie).

S.Exc. Mgr MARIO CECCOBELLI, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Gubbio (Italie).

S.Exc. Mgr LUCIANO PACOMIO, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Mondovì (Italie).

3 octobre

S.Exc. Mgr GERALD F. KICANAS, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Tucson (Etats-Unis d'Amérique).

7 octobre

S.Exc. Mgr GUIRE POULARD, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale de l'archidiocèse de Port-au-Prince (Haïti).

S.Exc. Mgr MANUEL PELINO DOMINGUES, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Santarém (Portugal).

Audiences pontificales

Le Saint-Père a reçu en audience:

29 septembre

S.E. M. JOSEPH KOJO AKUDIBILAH, ambassadeur du Ghana, à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

S.Em. le cardinal JORGE LIBERATO UROSA SAVINO, archevêque de Caracas (Vénézuéla);

S.Exc. Mgr MARTIN KREBS, archevêque titulaire de Taboreta, nonce apostolique en Nouvelle-Zélande, Fidji, Iles Cook, Iles Marshall, Kiribati, Nauru, Palau, Samoa, Etats fédéraux de Micronésie, Vanuatu, Tonga; délégué apostolique dans l'Océan pacifique.

30 septembre

S.Em. le cardinal WALTER KASPER, président émérite du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens;

Mgr LUIGI MISTÒ, secrétaire de la section administrative du secrétariat pour l'économie;

Leurs Excellences NN.SS.:

– MARIO GIORDANA, archevêque titulaire de Minori, nonce apostolique;

– ANTONIO AUGUSTO DOS SANTOS MARTO, évêque de Leiria-Fátima (Portugal);

– CALOGERO LA PIANA, archevêque émérite de Messine - Lipari - Santa Lucia del Mela (Italie).

S.E. M. FRANCISCO JOSÉ OTTONELLI, ambassadeur d'Uruguay en visite de congé.

2 octobre

S.E. M. GERARDO ÁNGEL BUGALLO OTTONE, ambassadeur d'Espagne, à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

S.Exc. Mgr CHRISTOPHE PIERRE, archevêque titulaire de Gunela, nonce apostolique aux Etats-Unis d'Amérique.

M. NOEL DIAZ, avec son épouse et ses enfants.

Interdiction des armes nucléaires

SUITE DE LA PAGE 14

la sécurité nationale et mondiale, et adopte en revanche un comportement clairvoyant pour promouvoir la paix et la sécurité. La poursuite d'un réel processus de désarmement international ne peut, en effet, qu'apporter de grands bénéfices au développement. Et un développement humain intégral ne peut manquer d'avoir des répercussions profondes et bénéfiques sur les questions mêmes de la sécurité.

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE
Unicité suum Non praevalent

Cité du Vatican
ed.francaise@ossrom.va
www.osservatoreromano.va

GIOVANNI MARIA VIAN
directeur

Giuseppe Fiorentino
vice-directeur

Jean-Michel Coulet
rédacteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican
téléphone + 39 06 698 99100 fax + 39 06 698 83757

TIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE
L'OSSERVATORE ROMANO

don Sergio Pellini S.D.B.
directeur général

Service photo: photo@ossrom.va

Agence de publicité
Il Sole 24 Ore S.p.A.
System Comunicazione Pubblicitaria
Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano

segreteria@dirrezionecosystem@ilsole24ore.com

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € 148,00 \$ U.S. 160,00 FS; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 180,00 FS; Amérique du Nord, Océanie: 162,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 FS. Renseignements: téléphone + 39 06 698 99189; fax + 39 06 698 83161; courriel: abbonamenti@ossrom.va

Bègue: Editions Jésuites 7, rue Blondel 5000 Namur (BAN: BE97 0688 9989 0649 BIC: GKCCBEBB); téléphone 081 22 15 31; fax 081 22 08 37; compa@editionsjesuites.com France, Bayard-Set 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.ori@ser-sa.com - Editions de L'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 58 06 T); téléphone + 33 1 33 68 99 77 observatoreromano@homme-nouveau.fr Suisse: Editions Saint-Augustin, case postale 51, CH-1180 Saint-Maurice, téléphone + 41 24 486 05 04, fax + 41 24 486 05 23, editions@augustin.ch - Editions Parole et Silence, Le Moyer, 8800 Les Plans sur Bex (C.C.P. 17-337200-3); téléphone + 41 24 498 23 01; paroleetsilence@omedia.ch Canada et Amérique du Nord: Editions de la CEC (Conférence des Evêques catholiques du Canada) 2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone 1 800 769 1147; publit@cecc.ca

Ermelinda de Almeida
«Notre-Dame Aparecida»

Message vidéo aux Brésiliens pour le jubilé de Notre-Dame Aparecida

La solidarité est plus forte que l'égoïsme et la corruption

Nous publions-ci-dessous le message vidéo que François a envoyé au peuple brésilien à l'occasion de la fête de Notre-Dame Aparecida, patronne du pays, en l'année mariale du jubilé des trois cents ans de la redécouverte de l'image mariale. Le message vidéo, lu par le Pape en portugais, a été transmis dans la soirée du jeudi 12 octobre, au cours de la cérémonie de clôture des célébrations, auxquelles le cardinal Giovanni Battista Re a pris part, en tant qu'envoyé spécial du Pape.

Dans l'après-midi, François avait rappelé l'événement par un tweet posté sur le compte @Pontifex: «La Madone d'Aparecida a été retrouvée par de pauvres travailleurs: qu'aujourd'hui elle bénisse tout le monde, en particulier ceux qui cherchent du travail».

Cher peuple brésilien,
chers dévots
de Notre-Dame Aparecida,
patronne du Brésil,

J'adresse mon salut et ma bénédiction spéciale à vous tous qui vivez en Jésus Christ l'année mariale du jubilé des 300 ans de la redécouverte de l'image de la Vierge Mère Aparecida dans les eaux du fleuve Paraíba du Sul.

En 2013, à l'occasion de mon premier voyage apostolique international, j'ai eu la joie et la grâce de me rendre au sanctuaire d'Aparecida et de prier aux pieds de la Vierge, en lui confiant mon pontificat et en rappelant le peuple brésilien et son accueil si chaleureux, manifesté à travers son étroite et son cœur généreux. A cette occasion, j'ai également manifesté mon désir d'être avec vous en cette année jubilaire, mais la vie d'un Pape n'est pas simple.

C'est pourquoi j'ai voulu nommer le cardinal Giovanni Battista Re, envoyé spécial pour les célébrations du 12 octobre. Je lui ai confié la mission de garantir ainsi la présence du Pape parmi vous!

Bien que n'étant pas présent physiquement, je désire, entre temps, à travers le Réseau Aparecida de communication, manifester mon affection pour ce peuple bien-aimé, dévot à la Mère de Jésus. Ce que je laisse ici sont de simples mots, mais je désire que vous les receviez comme une étroite fraternelle en ce moment de fête.

A Aparecida – et je répète ici les paroles que j'ai prononcées en 2013 à l'autel du sanctuaire national – nous apprenons à conserver l'espérance, à nous laisser surprendre par Dieu et à vivre dans la joie. L'espérance, cher peuple brésilien, est la vertu qui doit imprégner les cœurs de ceux qui

croient, en particulier quand autour de nous les situations de désespoir semblent vouloir nous décourager. Ne vous laissez pas gagner par le découragement! Ayez confiance en Dieu, ayant confiance dans l'intercession de Notre-Dame Aparecida. Dans le sanctuaire d'Aparecida et dans chaque cœur dévot de Marie, nous pouvons toucher l'espérance qui se concrétise dans l'expérience de la spiritualité, dans la générosité, dans la solidarité, dans la persévérance, dans la fraternité, dans la joie; des valeurs qui, à leur tour, plongent leurs racines les plus profondes dans la foi chrétienne.

En 1717, au moment même où elle sortit des eaux, entre les mains de ces pêcheurs, la Vierge Mère Aparecida les inspira à avoir confiance en Dieu, qui nous surprend toujours. Des poissons en abondance, une grâce diffusée de manière concrète dans la vie de ceux qui avaient peur devant les pouvoirs constitués. Dieu les surprit, car Celui qui nous a créés dans l'Amour infini nous sur-



prend toujours. Dieu nous surprend toujours!

En ce jubilé, où nous fêtons les 300 ans de cette surprise de Dieu, nous sommes invités à être joyeux et reconnaissants. «Soyez toujours dans la joie du Seigneur» (Ph 4, 4). Et que cette joie, qui émane de vos cœurs, puisse déborder et atteindre chaque lieu du Brésil, en particulier les périphéries géographiques, sociales et existentielles, qui aspirent tant à une goutte d'espérance. Que le simple sourire de Marie, que nous réussissons à apercevoir dans son image, soit source du sourire de chacun de vous face aux difficultés de la vie. Le chrétien ne peut jamais être pessimiste!

Enfin, je remercie le peuple brésilien pour les prières qu'il élève quotidiennement pour moi, en particulier au cours de la célébration de la Messe. Priez pour le Pape et soyez assurés que le Pape prie toujours pour vous. Ensemble, de près ou de loin, nous formons l'Eglise, Peuple de Dieu. Chaque fois que nous collaborons, même si c'est d'une manière simple et discrète, à l'annonce de l'Evangile, nous devenons, comme Marie, d'authentiques disciples et missionnaires. Et aujourd'hui le Brésil a besoin d'hommes et de femmes qui, comblés d'espérance et solides dans leur foi, soient témoins du fait que l'amour, manifesté dans la solidarité et dans le partage, est plus fort et plus lumineux que les ténèbres de l'égoïsme et de la corruption.

Avec une grande nostalgie du Brésil, je vous offre ma Bénédiction apostolique, en demandant à Notre-Dame Aparecida qu'elle intercède pour nous tous. Ainsi soit-il.

Du 26 novembre au 2 décembre

Le Pape au Myanmar et au Bangladesh

Trois villes visitées en une semaine – Nay Pyi Taw, Yangon et Dhaka – pour rencontrer les petites communautés catholiques du Myanmar et du Bangladesh, mais aussi les autorités civiles des deux pays et les fidèles des religions majoritaires: bouddhistes dans le premier cas et musulmans dans le deuxième. Le programme officiel de la visite en Asie que le Pape François accomplira du 26 novembre au 2 décembre prochains a été communiqué mardi 10 octobre, par la salle de presse du Saint-Siège. Il s'agira du vingt-et-unième voyage international du pontificat, et du troisième en Orient, après ceux de 2014 en Corée et de 2015 au Sri Lanka et aux Philippines.

Le départ est prévu dans la soirée du dimanche 26 de l'aéroport romain de Fiumicino, et l'arrivée à Yangon est prévue à 13h00 heure locale le lundi 27. Le lendemain, toujours en avion, François se transférera à Nay Pyi Taw, la capi-

tales du Myanmar, où auront lieu, dans l'après-midi, la cérémonie de bienvenue au palais présidentiel, avec la visite de courtoisie au président Htin Kyaw, la rencontre avec le conseiller d'Etat et ministre des affaires étrangères, Aung San Suu Kyi, et le discours aux autorités à l'International convention centre. Dans la soirée, le Pape rentrera à Yangon, où il passera la nuit à l'archevêché. Mercredi 29, dans l'ancienne capitale, le Pape célébrera la Messe le matin et rencontrera dans l'après-midi le conseil suprême «Sangha» des moines bouddhistes, puis les évêques du Myanmar. Enfin, le jeudi 30, avant de prendre congé, il présidera l'Eucharistie pour les jeunes dans la cathédrale Saint Mary.

Dans l'après-midi aura lieu le transfert au Bangladesh, avec la cérémonie de bienvenue à l'aéroport de Dhaka, l'arrêt au mémorial des martyrs de Savar, l'hommage au père de la nation au Bangaban-

dhu memorial museum, la visite de courtoisie au président Abdul Hamid et la rencontre avec les autorités. La journée de vendredi 1^{er} décembre s'ouvrira par la Messe au Suhrawardy Udyan Park, au cours de laquelle le Pape ordonnera des prêtres. Dans l'après-midi, il rencontrera au siège de la nonciature le premier ministre Sheikh Hasina Wajed et par la suite les évêques du Bangladesh. Enfin, dans le jardin de l'archevêché aura lieu un rendez-vous interreligieux et œcuménique pour la paix.

Le dernier jour, samedi 2, François accomplira une visite privée à la maison mère Teresa de Tejgaon, gérée par les missionnaires de la charité. Suivront la rencontre avec le clergé catholique et la visite au cimetière paroissial et à l'antique église du Saint-Rosaire. Enfin, François retrouvera les jeunes du Bangladesh au Notre-Dame College de Dhaka, avant le retour à Rome, prévu vers 23h00 à Ciampino.